

DRAGONNES

2

**“ THE
FIASCO
SHOW ”**

THE FIASCO SHOW

Mes espoirs déçus éclaboussent tout ce qui constitue mon être; je suis nulle, incapable, une ratée...
 À un moment ça passe... Puis ça me trotte dans la tête comme une chanson des années 80 type *Dreams are my reality*. L'échec s'incarne tel un personnage à la figure sombre, un nuage noir, une forme noueuse et opaque, que l'on range soigneusement aux oubliettes.

Do ~~not~~ disturb.

Ces sentiments, qui se baladent dans les tréfonds, chevauchent en silence.

Mes échecs aiment se taire.

Certaines défaites stagnent — pot de colle — dans la bouche un goût de sang.

Il existe aussi des revers plus foutraques, qui avec le temps, se transforment en récit tragi-comique.

Il y en a des prémonitoires, des prophétiques, des courus d'avance, des « en veux-tu? En voilà! »

Puis, de façon inévitable, la fanfare des échecs fracassants revient : le véritable fiasco (titanesque celui-là).

Fruit des violences systémiques, policières, étatiques; des incompréhensions, de la domination patriarcale, de la surexploitation des ressources, des fanatismes, des ETCphobes¹.

« Depuis quelques années, Naïma expérimente un nouveau type de détresse [...] Pendant les journées de gueule de bois, elle touche du doigt l'extrême difficulté que représente être vivant et que la volonté réussit d'ordinaire à masquer. *Je ne vais pas y arriver.* »²

Cette dernière phrase, incisive, fatale. Cet échec en devenir serait programmé dans le logiciel de nos existences. *On ne va pas y arriver*, tel un refrain, les matins de blues ou les soirs de peines, pendant un trajet de retour, dans un métro — comme des sardines — ça sent mauvais... Dans la gorge ure chatte... On est coincés... *On ne va pas y arriver.*

1. Théophylle Dcx,
ROSE2RAGE, Editions
 Burn Aout, 2023, p.28

2. Alice Zeniter,
L'art de perdre,
 Flammarion, 2017, p.7

Mais, arriver à quoi, pour arriver où? Quelle est cette prescription du paradis de la réussite normative? Que faire de nos corps fragiles? Existe-t-il un tuto pour cela? Sinon, je fais un peu de yoga puis je m'enfile une bouteille de «putes féministes»³ avec mes copines pour que, de nouveau, ça passe... « Dans notre société, où la norme est la réalisation de soi et l'impératif de vivre avec un maximum d'intensité et de sensations, il arrive en effet que l'individu ne se sente pas à la hauteur de l'injonction qui lui est faite de “réussir sa vie”.⁴

Dans ce deuxième numéro de DRAGONNES que nous avons intitulé The Fiasco Show, nous interrogeons cette notion de l'échec. La chute, la désillusion, “la lose”... Autant de réalités peu considérées, cachées, qu'il est commun de taire dans une société qui prône les “success stories”. Les 18 contributeur·ices ayant participé au numéro traitent ce sujet souvent mis de côté. Les angoisses existentielles, les discriminations, la vulnérabilité, le racisme et la fétichisation, la honte, les combats sociaux, les déceptions amoureuses, le panache de la défaite...

Ne sommes-nous pas tous·tes constamment confrontés à l'échec? Que reste-t-il après un naufrage? Ce qui échoue et ce qui reste inachevé sont des matériaux silencieux... Des fantômes... Comment fait-on danser ces chagrins?

Arianne Foks

3. Cuvée militante de Vins & Volailles. La cuvée 2022 a permis de récolter 6200,94€ au profit de l'association Fast- Acceptess-T.

4. Cynthia Fleury, *Les pathologies de la démocratie*, Fayard, 2005

1. Les écritures inclusives sont des moyens de s'emparer de la langue, la faire sienne, de lui donner un sens critique et expérimental, nous les défendons avec engouement.

2. source : <https://typo-inclusive.net>

L'équipe éditoriale a fait le choix de privilégier les écritures inclusives¹ lorsque cela était possible. Nous avons préféré ne pas appliquer une norme unique à l'entièreté des textes, mais garder une pluralité des formes, laissant la liberté aux auteuricxs. Certainxs ne l'utilisent donc pas ou l'adaptent aux spécificités de leur texte, en fonction des sensibilités.

La police de caractères Baskervvol BBB est utilisée tout au long de la publication. Il s'agit d'une typographie augmentée de glyphes non-binaires, en guise d'alternative au point médian. Développée par la collective Bye Bye Binary, elle matérialise les existences queer, genderfluid, trans, non-binaires dans l'espace commun, collectif et partagé de la langue².

THE FIASCO SHOW

Sommaire

12	CAMILLE SOUALEM
26	RIM BATTAL <i>Extraits de No Future</i>
32	SARAH NETTER <i>Pleure pas bébé</i> <i>extrait de Don't be jealous</i>
34	MAANSI JAIN <i>Les méandres</i>
58	FLORA CITROËN <i>Chapitre 19</i>
64	EUGÉNIE ZÉLY <i>Des poèmes, je suis fatiguée</i>
72	ALIHA THALIEN <i>Make it until you fake it</i>
	CAROLINE HONORIEN <i>Puisqu'il faut bien reprendre ces mots</i>
88	AMÉLIE HAMAD <i>Iftar dans la cuisine commune</i> <i>d'une cité U, 1984</i>
90	ÉMILIE DÉSIR
114	JEANNE MATHAS <i>No money = no artist</i>
120	ARLETTE KOTCHOUNIAN <i>Sunset Boulevard, 1973</i>
128	GWENDAL COULON <i>Vit et travaille, c'est déjà bien</i> <i>represented par aucune gallery</i>
138	VINCIANE MANDRIN <i>Mes victoires sont des chèques</i> <i>mes échecs sont des chefs d'œuvre</i>
144	ZOE HESELTON FRY <i>Learn to Live</i>
154	LIZA MAIGNAN <i>Je voudrais mourir sur scène</i>
162	LÉA GUILLOUT <i>Tâcher</i>
172	CAMILLE ISLERT <i>Ce que M a fait ce jour-là</i>

12

CAMILLE SOUALEM

Les limites huile sur toile, 46 x 38 cm, 2022

Les gardiennes huile sur toile, 150 x 200 cm, 2023

Intifada huile sur bois, 25 x 30 cm, 2023

Sans titre encre sur papier, 29,5 x 42 cm, 2023

La vacuité et le vent huile sur toile 73 x 60 cm, 2023

Le chant sérigraphie, 70 x 100 cm, 2022

La confiance huile sur toile, 73 x 60 cm, 2022

Sans titre encre sur papier, 29,5 x 40,5 cm, 2023

Les règles huile sur toile, 73 x 60 cm, 2022

La guerrière huile sur toile, 97 x 130 cm, 2022

Sans titre encre sur papier, 29,5 x 42 cm, 2023



13





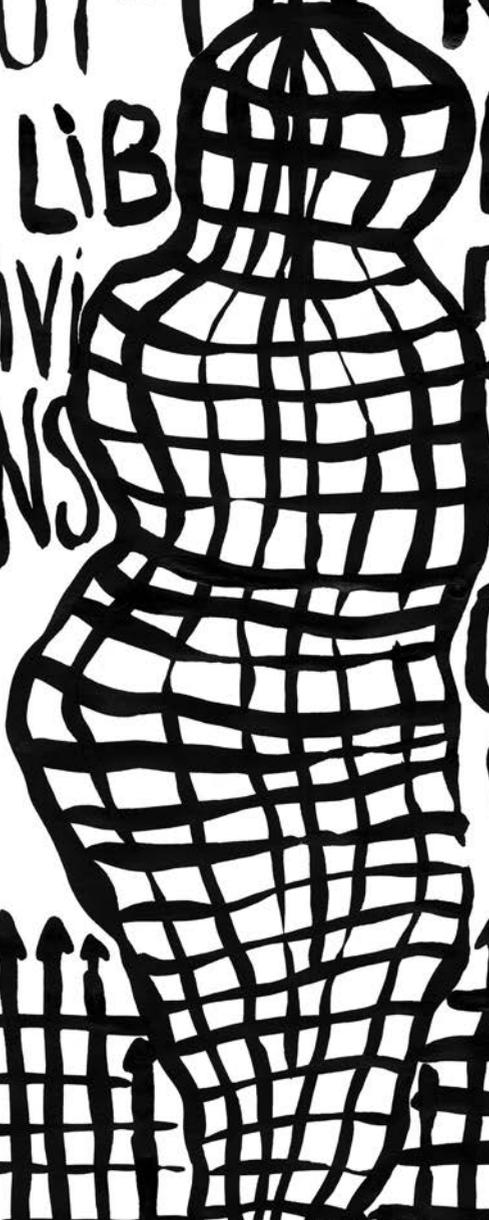
NOUS AFFIRMONS UNE
RADICALITÉ C'EST
DE L'AMOUR PROPRE
QUAND NOTRE LIBER-
TÉ EST ENTRAVÉE
UNE RAGE VOLCA-
NIQUE SORT DE
NOS VENTRES





LA PEUR M'ACCOMPAGNE MAIS NE ME GUIDE
PAS À PAS J'AVANCE ET JE N'EXCUSERAI
PLUS D'EXISTER MÊME SI JE TREMBLE LA
NUIT ET QUE JE REGARDE SANS CESSER
DERRIÈRE MOI MÊME IVRE JE CONTINUE
D'AVANCER JE SERRE MES FAIBLESSES AU
PLUS PRÈS DE MON COEUR COMME UN
NOUVEAU-NÉ CAR JE SUIS MÈRE DE MA
VULNÉRABILITÉ ET NON SA FILLE JE
VACILLE LES DOUTES SE FAUFIENT
IL ME FAUT MULTIPLIER LES POINTS DE
CONTACT DANS UN ECOSYSTEME
PARFOIS HOSTILE POUR NE PAS ÊTRE
ÊTRE EMPORTÉE VERS DES TERRITOIRES
STERILES JE RASSEMBLE TOUTE LA DOUCEUR
POSSIBLE MON INTELLIGENCE SENSUELLE
EST LA SEULE ARME, DONT JE VEUX ME
MUNIR SI JE SURVIS C'EST EN FAISANT
L'AMOUR AVEC L'ÉLEGANCE DES GRANDES ŒUVRES

PEUT-ON RÊVER
DE LIBÉRATION
INDIVIDUELLE
SANS LIBÉRATI
ON COLLEC
TIVE ?





GUÉRIR
GUERRE
+
CHÉRIR

26

RIM BATTAL

Extraits
de No Future

*

les fourmis grignotent ma fesse engourdie.

Aucune baignoire n'est confortable et encore moins lorsqu'on n'y est pas allongée dans l'eau brûlante et mousseuse, que la fesse ne touche pas le fond mais qu'elle est assise au bord, meurtrie, écrasée, meurtrie par la dureté de la fonte, sa froideur. Tout ça je l'ai appris à mes dépens. Ma main pend dans l'eau, tient ce peigne qui me brise le cœur, je te regarde. Tu me dis « ah ja, une amie forgot this chez moi ». Je te regarde fixer le sol : ça m'émeut quand tu fixes le sol. J'ignore mes fesses avec application.

**

quand tu es dans ton bain à jouer avec ta bite, à la regarder buller dans l'eau comme un mollusque

j'imagine ton anus respirer, je m'imagine en approcher mon doigt comme d'une anémone de mer et je l'imagine se contracter, se fermer comme une anémone de mer, faire des bisous au fond de la baignoire.

Je reste assise et je serai assise encore de nombreuses fois, la fesse posée au bord de la baignoire, la fesse agonisante sans moufter et peigner tes cheveux en mouillant ce peigne noir qu'une de tes amantes a oublié chez toi.

27

* * * *

toujours est-il que j'étais prête moi quand je t'ai dit « on sort ? » tu as dit « je sors » j'ai dit « je vide le bain » tu as dit « non, je garde l'eau du bain pour arroser les plantes » j'ai dit « ah, c'est pour ça que tu n'utilises pas de shampoing et pas de savon » tu as dit « oui, c'est pour ça » mais j'aurais plutôt dû te dire « mais il n'y a pas de plantes ici ». Je n'ai rien dit, j'ai remis les deux couettes individuelles chacune d'un côté du lit. Tu es sorti.

* * *

on ne peut pas parler de rencontre. On devrait plutôt parler de collision. tu m'avais invité à chxnter dans un bar et j'ai chxnté moi qui ne chxntais pas. Un sous-sol miteux dans lequel nous étions plus nombreux sur scène que le public ; je ne pouvais rien te refuser déjà ; j'ai dit oui direct. J'ai pris ma voix, mon corps et mon kazoo, j'ai mis mon plus beau chemisier en soie et j'ai improvisé pendant trois heures sur ta musique électroclassiquontemporaine sans oser poser de questions. À la fin cet homme, l'unique public, m'a demandé « c'est quoi ? », j'ai dit « je ne sais pas » il a dit « tu nous casses les couilles depuis tout à l'heure et tu ne sais pas ? ». J'étais vraiment désolée, j'ai juste dit :

désolée

* * * * *

quand je suis seule quand tu n'es pas là j'imites tes grimaces tes mimiques
 j'imites parfaitement toutes tes grimaces quand je suis seule dans la salle de bain
 devant la glace, je reste longtemps, je me regarde, je fixe mon visage et j'imites
 ton regard d'abord, tes yeux, je regarde mes yeux longtemps dans la glace jusqu'à
 ce qu'ils deviennent bleus, j'imites le plissement de tes yeux, ton front qui se contracte
 quand tu penses, tes sourcils qui se soulèvent au rythme de la musique quand
 tu composes, tes oreilles qui tressaillent quand la note est fautive, j'imites ta bouche,
 sa façon de se tordre quand tu ris, quand tu souris tes lèvres remontent légèrement
 vers la droite *comme ça* je me regarde longtemps dans la glace, je m'en rapproche
 et quand mon visage devient ton visage, quand ma bouche devient ta bouche,
 je la colle contre la glace et je m'embrasse
 j'en tire un plaisir véritable.

* * * * *

j'ai attendu un peu. Je n'ai pas ouvert la fenêtre. Je me suis faufilée entre
 les livres empilés en tours de hauteurs et thématiques variables, les meubles trouvés
 dans la rue, les innombrables tapis roulés par terre ou accoudés aux murs, criblés
 de trous de mites, j'ai louvoyé jusqu'à la salle de bain et devant le miroir j'ai imité
 les expressions de tes multiples visages que je sais restituer comme une cheffe.
 Ensuite j'ai mis mes chaussures bleues en faux daim et je suis sortie à la recherche
 d'une rencontre, d'une autre collision, d'un autre choc esthétique. J'ai compté
 les marches de chez toi jusqu'à la rue. Il y en avait quatre-vingt-dix-neuf.
 Autant que les problèmes de Jay-Z.

32

SARAH NETTER

Pleure pas bébé

*pleure pas bébé
ça sert à rien*

c'est parce que t'es pas assez sociable

t'as peur de tout

force toi un peu ça va être fun ce soir
non ça va pas du tout être la même soirée que d'habitude
arrête de penser que t'es plus intéressantx que les autres
c'est toi qui parle jamais en soirée

tu parles jamais en soirée et après tu me dis que les gens ont rien à dire
tu passes tes soirées à regarder les gens en disant R et 3h après tu viens me dire
que tu te casses parce que les gens sont cor1xs

*fais un effort
tu prends tout mal*

alors que les gens s'en foutent grave de toi, dans le bon sens du terme.

Est ce que parfois tu t'es rapprochéx de quelqu'unx pour neutraliser
ta jalousie ?
La proximité avec quelqu'unx que tu trouvais cool et d'y être associéx
atténuant ta peur et ton manque de confiance en toi ?

Est ce que parfois t'as peur
que tes amix t'aient moins qu'avant,
moins que quelqu'unx d'autre ?
Moins que leur NOUVELLX amix
qu'ils viennent de rencontrer qui est TROP COOL.

*JE DÉTESTE quand tout le monde ADORE
une personne que JE DÉTESTE*

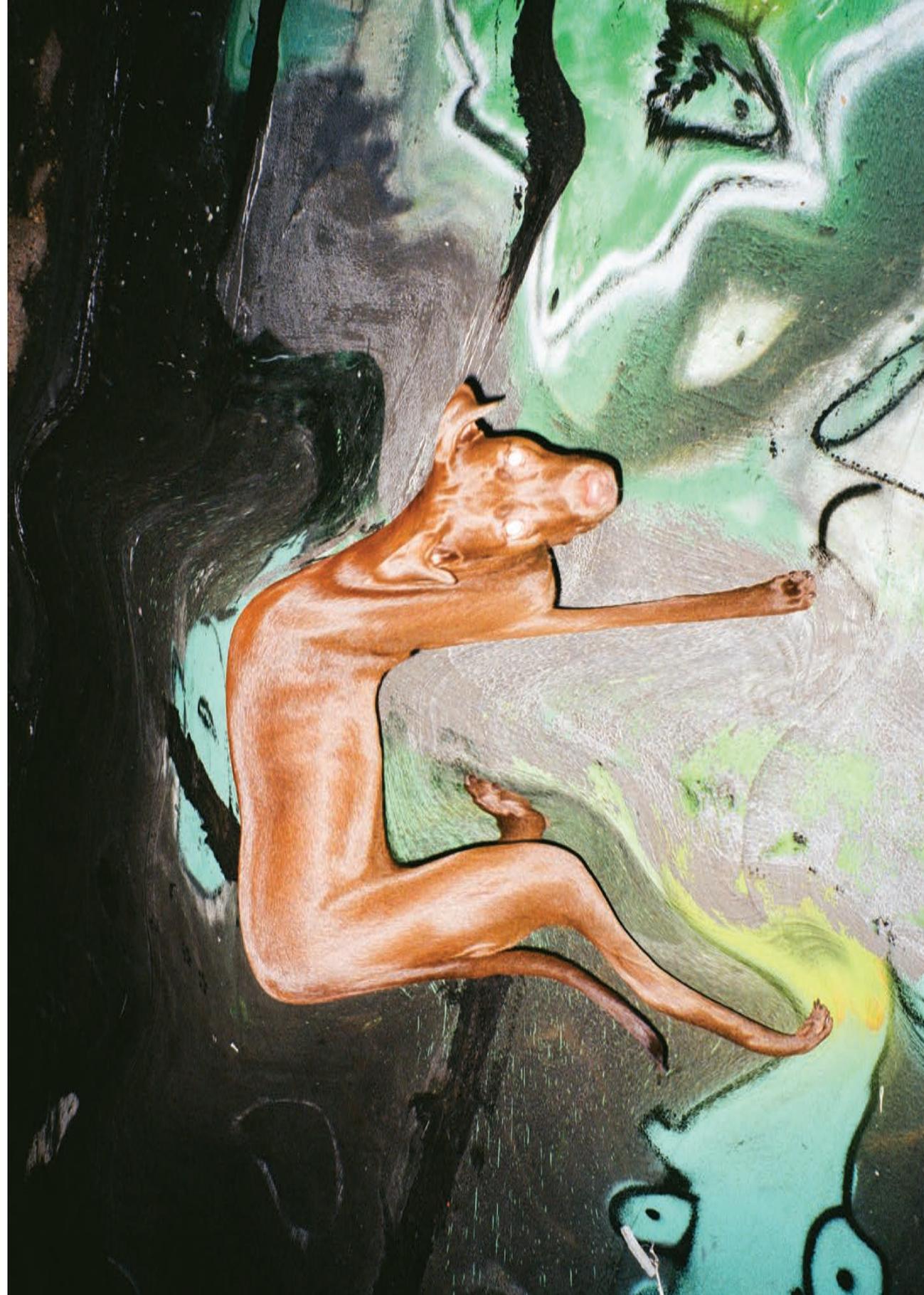
extrait de
Don't be jealous

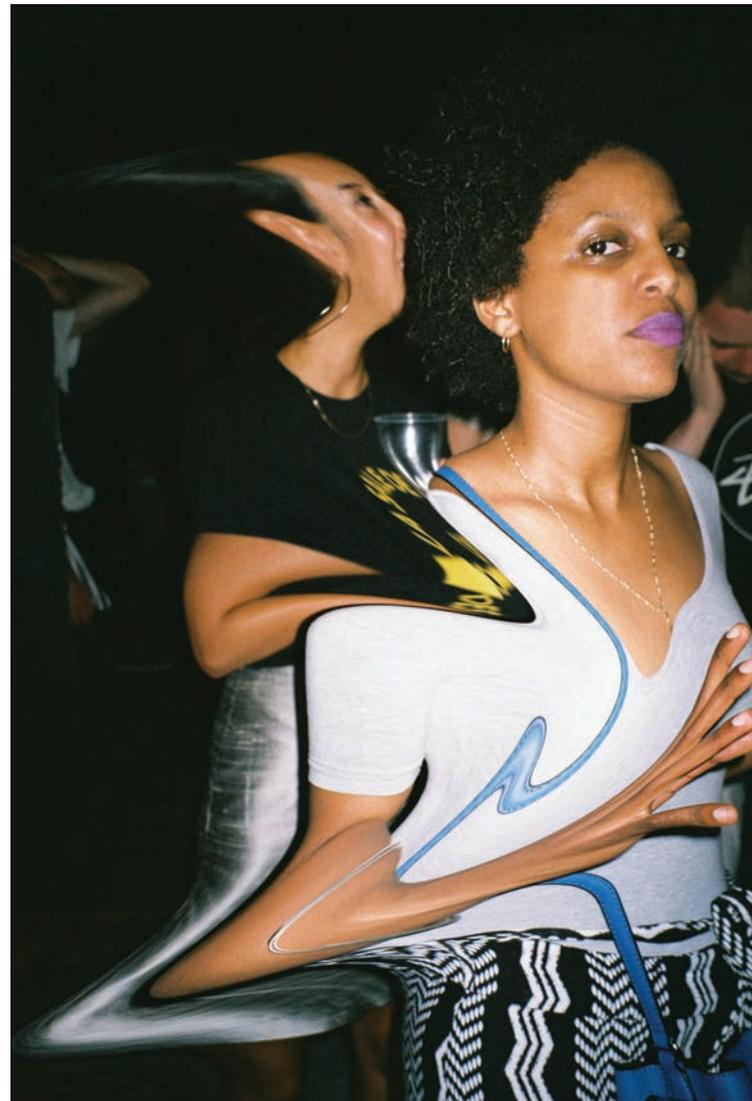
33

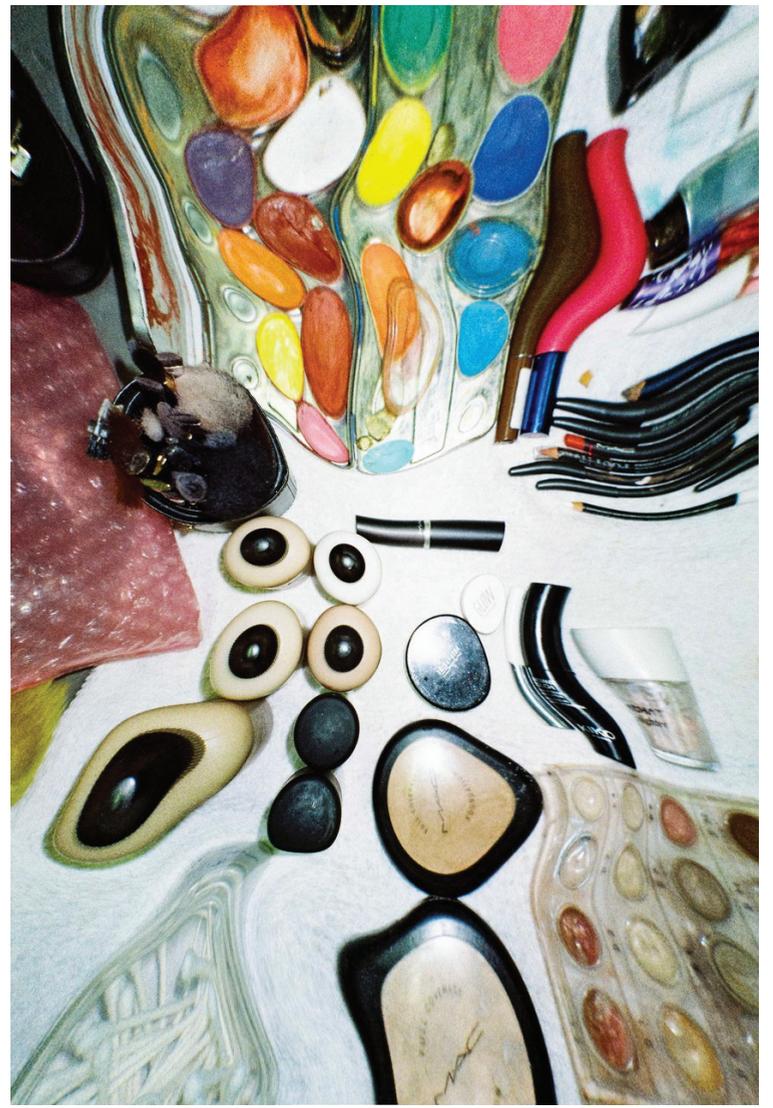
34

MAANSI JAIN

Les méandres













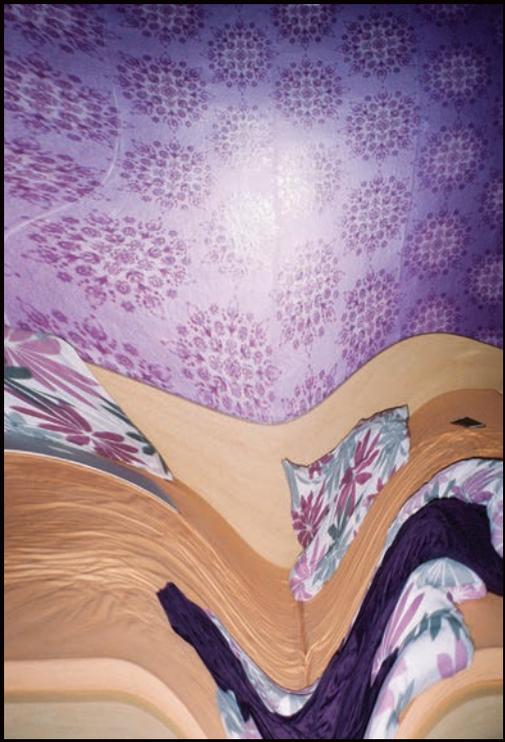












FLORA CITROËN*Chapitre 19* *

* Ce chapitre est issu d'*Exposition*, un roman que Flora Citroën publie, lit et expose sous formes fragmentaires.

Souvent je ne me lève pas le matin.
Je n'ai pas encore les yeux ouverts que je capitule face aux heures qui m'arrivent dessus. Ces centaines de minutes qui affluent sans notice pour s'en acquitter.

Je roule un joint.

Je leur dis venez.

Je me crois capable d'accueillir en moi leur substance lourde et vide. Ça ne dure pas. Je déplie mon ordinateur, je fais play.

Et je me dispense de moi-même.

J'évite les pauses.

J'appuie machinalement sur suivant toutes les quarante-deux minutes. Je m'enfonce à chaque clic plus profondément dans d'autres vies que la mienne. Les unes font face à l'évaporation soudaine de deux pour cent de la population mondiale, les autres cherchent à rattrapper d'une épidémie qui transforme les humainxs en mort-vivantxs et les survivantxs en monstres sanguinaires. La post-apocalypse.

Game over en plein milieu de la partie.

L'abrogation des règles, la fin du Sens.

Je vis avec elles le fantasme de l'effondrement.

Je trouve refuge auprès de celles qui scellent
la fin de ma civilisation.

Grâce aux fictions je prends congé du monde.

À un moment il fait nuit.
 À un moment l'après.

Douze heures d'immobilité, je ressors de ce vortex broyée.
 Rendue hors d'usage.
 Bouillie dans le cerveau, plomb dans les veines.
 J'attrape une veste, j'enfile des chaussures, je claque la porte.
 Sur le trottoir j'avance, je flotte dans ce mauvais écho entre
 le monde et moi. Les sensations finissent par gagner
 mon corps lacéré par l'inertie, l'air tiède qui s'infiltré dans
 mes sinus, les rires et les voix qui déraillent sous l'ivresse.
 Un frisson traverse mon corps disloqué.

Elles sont fabriquées par ce monde les fictions,
 pour ses habitantx, pour ses souffrantx.
 Elles sont des palliatifs pour ses malades.
 Des conditionnelles pour ses prisonniers.
 Des planques pour ses humiliéx.
 Elles nous soulagent un temps les fictions. Et sans répit, elles
 nous recrachent aux abîmes du réel.

EUGÉNIE ZÉLY

*Des poèmes,
je suis fatiguée*

Fatiguée je ne lis pas de poésie, peut-être j'y pense
J'oublie le mot ou la phrase ou le texte
Et quelque chose arrive, je me mets à le décrire
Et cette description,
ce contexte place cette personne,
ce personnage dans des dispositions parfaites pour la fiction
la fiction,
Les poésies ne sont pas des fictions.
La fiction tourne autour du trou laissé par la littéralité.
Les poèmes sont dans ce trou à partir duquel je vois
Je prélève le temps disons, présent
Je produis une analyse post-moderne (comprise à partir d'une image
de miettes, plusieurs repas superposés, leurs miettes : la post-modernité)
Mes poèmes sont donc des images
Les yeux mi-clos épuisée, triste et encore pauvre
Je me parle à moi-même et voilà ce que je me dis

1. *Je vais au parc de jeux pour enfant dans le monde fascisé*
2. *Mes mains arrachent la peau à laquelle je m'agrippe*
3. *Madison regarde une image de sa mère*
4. *Envieuse*
5. *Les filles avec des peaux veloutées*
6. *Qu'y a-t-il entre moi et le meurtre politique (on dit terrorisme)
à part la chance ?*
7. *Pauvre petite moi-même*
8. *Rogue théorie littéraire*

Avant de lire mes poésies,
moi narratrice métافictionnelle remarque
il y a une différence sémantique entre des poésies et des poèmes,
la nature de cette différence c'est quoi : le public, ma bouche (son âge).
Je suis devant un poème de Pizarnic, il reste à l'écart
À un moment (quelques semaines, peut-être c'était des mois,
en tout cas toutes sortes de choses s'étaient produites
entre quand je ne voyais rien et quand j'ai commencé à voir,
ce qu'elle veut dire c'est-à-dire quoi et comment c'est vu)

Visiblement, ce problème d'usage me laisse constituée essentiellement
d'un trou et je tourne autour

1. J'adore regarder des filles très belles et très minces manger
d'énormes gâteaux très crémeux
La nourriture a l'air meilleure, la fille encore plus désirable
Moi meilleure copine des *pick me* (je prends l'image),
Donc je te garde pour toujours en train de manger cette énorme
forêt noire, tu m'aimes, je t'aime
Et je ne veux pas te tuer pour te remplacer
J'aimerais toujours te regarder, j'aime les conséquences
(plus tu vieillis, plus tu t'y circonscris),
Le nom de cette poésie c'était *Je vais au parc de jeux pour enfant dans
le monde fascisé*
Une assistante maternelle payée 1,16 euros par enfant gardé
appelle la police car des lycéens font de la balançoire dans le parc
de jeux pour 3-6 ans

2. Mes mains arrachent la peau à laquelle je m'agrippe
Moi aussi je m'agrippe
Je suis le problème
J'accroche mes ongles saignent sur la peau des autres
Je m'accroche à ma propre altérité ce qu'elle a d'écœurante complicité
Bah
 Je l'ai aussi
Ce que je n'ai pas fait pour l'argent je l'ai fait pour être une star
Rien à cirer d'être une héroïne
D'entre nous, les personnages ne ressemblent pas aux personnes,
elles-mêmes déjà mortes achevées par des désirs et des perspectives
(on ne gagnera pas, je m'y fais)
Et tu passes à deux doigts d'être nu sous mes doigts
 ton visage endommagé
Tout ce que nous pouvons faire c'est laisser tomber avec le temps
Je n'arrive pas à me laisser aller

Peux-tu s'il te plait *m'aimer* ou est-ce que c'est la chose à faire
la plus difficile du monde?

Je te dis ça, juste après avoir violemment écrasé
ta tête contre le mur

3. Madison regarde une image de sa mère à quarante ans très belle dans un chemisier bleu, c'est en été, sûrement en juillet, il y a une fête. Madison se dit qu'elle s'en débarrasserait bien, pour ne plus avoir à vivre avec toutes ses manières.

« Je veux mes enfants près de moi.
Je ne vais pas bien aujourd'hui parce que
je n'ai quasiment pas dormi ».

Cette image lui échappe.
La mort de sa mère se déploie
dans un agencement d'évènements,
elle est dans le canapé,
je lui apporte un café au lait,

le café au lait contient quoi ?

Tous les médicaments sont tendancieusement des poisons.
Peut-être que ce serait bon que ce soit un empoisonnement.
On pourrait comprendre qu'une fille tue sa mère
pour n'avoir plus à sentir l'absence de l'effet de cette mort.
Elle le fera très correctement.

Ma joie contre son ventre, si plat,
je n'ai aucun souvenir de la douceur de ma mère.
Je ne la trouve plus très belle.
Je ne me souviens pas l'avoir aimée.

Je tuerais ma mère en l'empoisonnant
parce qu'elle ne m'inspire aucun
sentiment

d'aucune
intensité.

4. J'ai très envie de te tuer.

Je t'imagine marcher tranquillement dans la rue.

J'avance vers toi.

Je te dis bonjour et je tire sur ta boucle d'oreille.

Tu saignes
mais tu ne t'enfuis pas.

Je crois que tu es surprise parce que tu ne mérites pas ce qui t'arrive.
C'est ce que tu te dis. Tu as 20 ans.

Tu sens bon telle crème,
tel parfum, le pouvoir de quelque chose.
Oui, c'est comme ça ton odeur a un prix.

Les premières couches de ton épiderme sont transparentes,
c'est un degré de blancheur dont j'avais entendu parler,
je ne l'ai pas compris avant de le voir. On dirait que je peux te traverser.

Tu penses que : mon envie va provoquer ta mort.
J'envie c'est-à-dire : je désire plus ou moins violemment.
Je jalouse c'est-à-dire : j'ai un attachement vif et inquiet.

Crois tu ma chérie que
je désire posséder exclusivement toutes les richesses du monde ?

Pendant que j'utilise l'attache de sa boucle d'oreille
pour graver mes initiales dans sa peau sans densité,
je lui dis ça, et à moi je me dis : si je ne voulais que ça,
est-ce que je te torturerais à mort ?

5. Les filles avec des peaux veloutées, je n'ai pas assez de temps pour être une d'entre elles. J'ai même sûrement dépassé le moment de possibilité de velouté et le velouté c'est la forme des lèvres et mes lèvres sont si fines, peut-être même un peu sèches. J'adore parler, j'aurais aimé de grosses lèvres voyantes peintes en rouge et qu'on ne se rappelle que de ça de mon visage.

6. Plus le temps passe,
moins nommer précisément un événement semble avoir de l'intérêt.
C'est une question de performativité perdue.
Je peux qualifier toutes sortes de choses,
mais c'est celle qui a le plus de pouvoir qui décide du sens.
Et c'est une question de désir.

À un certain point, je comprends qu'on reste du côté du pouvoir.
L'humiliation perpétuelle,

ça va.

Consentir de force. Je peux comprendre pourquoi elles. Pourquoi.
La fatigue. Tout le monde veut gagner.
Je n'arrive pas à décrire précisément où ça se loge.
Tout ce à quoi on est contrainte de renoncer ou tout ce à quoi
on renonce par orgueil.
Dangereuse ma petite pensée.

Problématique.

J'adore que ce mot traîne dans le temps.

Je parle de se concentrer sur son privilège,
se rouler dedans et y prendre autant de plaisir,
que ça nourrit de haine de soi.

Parce que cette compromission n'est pas gratuite.
Le plaisir pourrait être un acte de haine?
Combien de temps je peux jouer?
De toute façon si c'est gratuit c'est toi le produit
Ni la définition de héros ni celle de terroriste
ne comprennent la densité du contexte qui les fait advenir
et le fait que leur statut soit interchangeable.

7. Pauvre petite moi-même
Quand je vois une image de toi, ça émeut quelque chose en moi
J'aurai ta peau
Est-ce que tu as peur ou est ce que tu t'en fous?
Sûrement ça ne t'effleure pas, tu ne dis pas,
elle sent bon la rose,
elle est bizarre
et je l'aime.
Tu te dis : c'est pratique.
C'est pour ça que je regarde des images de toi, que je ne te touche pas,
émoji vertige,
je me souviens quand je touchais tes cheveux, quand tu touchais ma main,
ma main dans ton dos
et rien.
Si ça n'est pas de l'amour alors pourquoi est-ce que c'est si bon?
Tu meurs
Sans que j'ai osé prendre ta main
Je ne tiens à rien de cette main.
Seulement, j'ai une sorte de désir que tu me sentes t'envelopper,
tes mains fines,
pas si longues.
La couleur de ta peau.
Très particulière.
Beige whey vanille dans le blender,
avec un peu de banane.
Sa texture.
Je pourrais la manger.
Tu ne voudrais surtout pas que je la mange.
Si tu savais ce que j'envisage de proximité avec toi, tu produirais
un diagnostic. Quand je suis sortie des classes moyennes pour intégrer
la pauvreté, j'ai développé des maladies mentales qui allaient et venaient
comme les virus saisonniers.
Quoiqu'il arrive, en soit, quoiqu'il
Vos boucles se mélangent, par mon entremise.

8. J'écoute ta déclaration
Un manifeste littéraire, écrit en cinq minutes
Cette littérature ne comportera ni rêveries stupides ni incantation naïve.
Elle sera le fruit de l'entreprise subtile, du geste rigoureux et méprisable
qui consiste à voir et décrire, à faire la voyeuse quoi
Et à certaines, elle apprendra à ensorceler l'esprit d'une personne,
à emprisonner ses sens et à les reconstruire.
Elle apprendra à garder le temps, à distiller l'espace et
À différer la mort.

72

ALIHA THALIEN

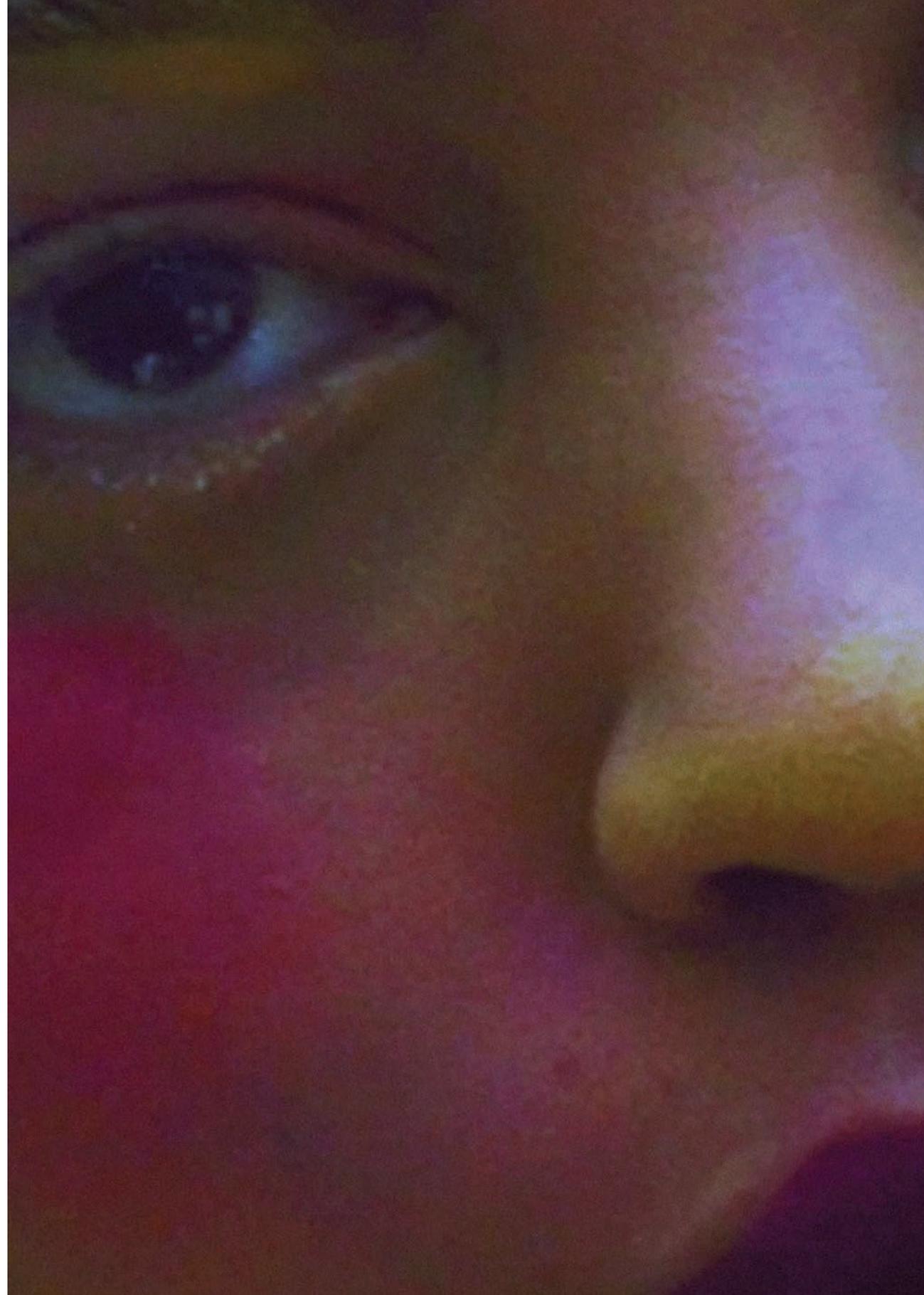
*Make it
until you fake it*

INTRODUITE PAR

**CAROLINE
HONORIEN**

DANS

*Puisqu'il faut
bien reprendre
ces mots*

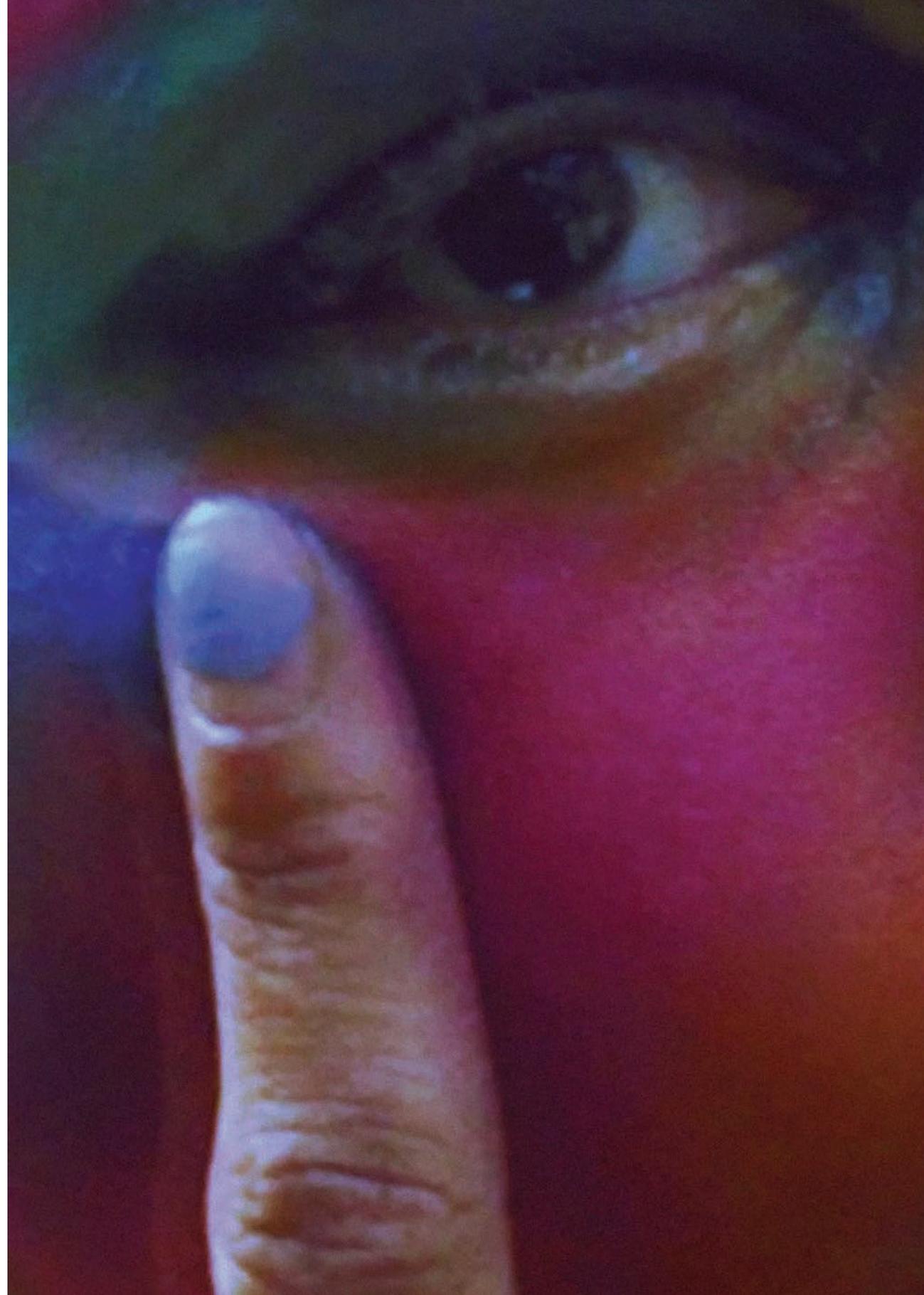


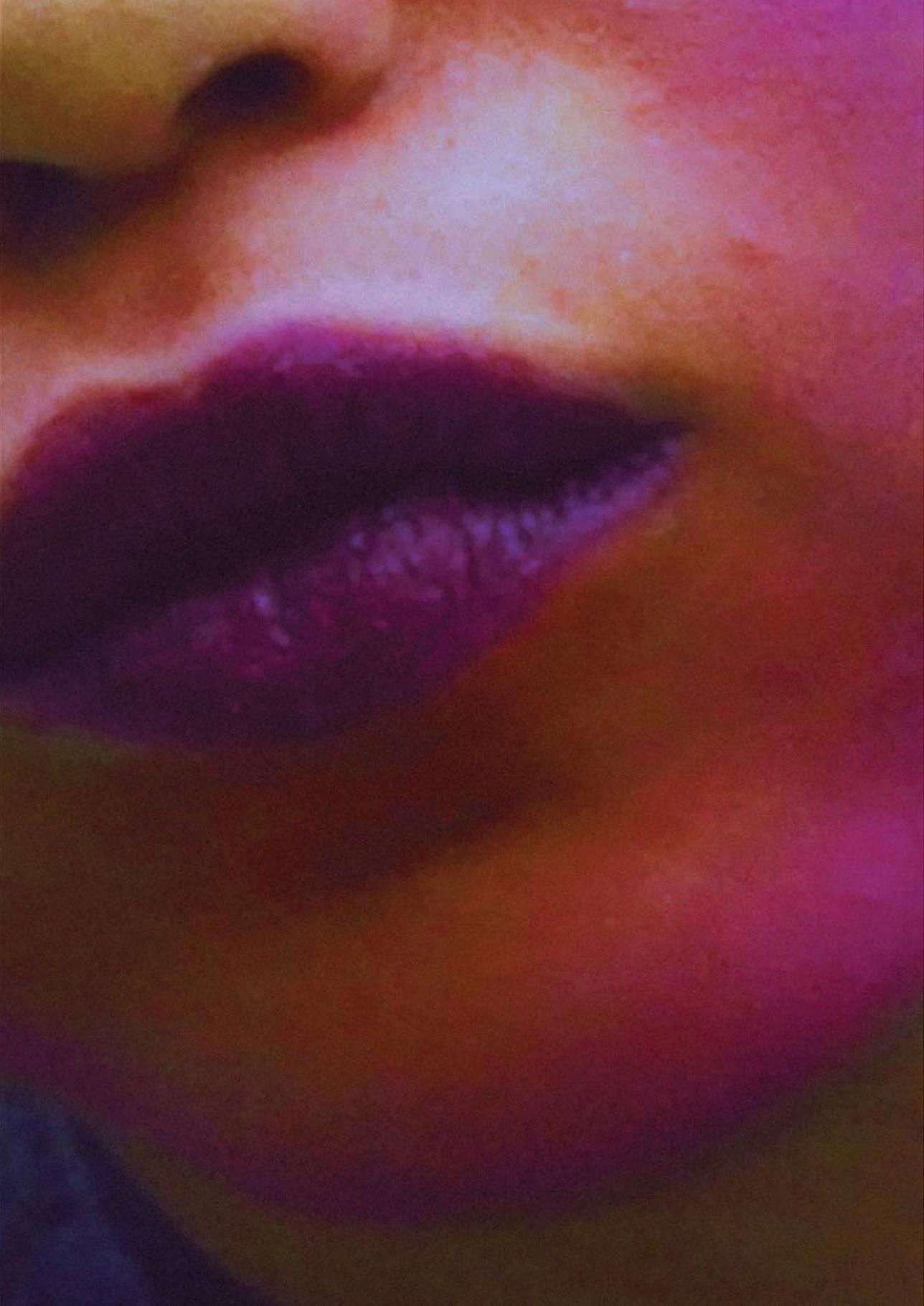
Cet essai est le fruit de longues conversations, réelles ou imaginées, entre la critique Caroline Honorien et l'artiste Aliha Thalien ainsi que les penseur.euse.s dont les noms émaillent le texte. Il a été d'abord écrit pour l'exposition *healbreaker* d'Aliha Thalien au Confort Mental (2023).

Interroger la fétichisation raciale dans le contexte d'une exposition d'art est un exercice périlleux. Cela invite à examiner la relation violente et intime qui unit les corps racisés, les espaces de *monstration*, et la *consommation* dans l'histoire (post-) coloniale et de l'art. Historiquement dans ces deux contextes, les corps racisés – et en particulier noirs – sont caractérisés par leurs excès monstrueux. Entre fascination et répulsion, ces corps sont consommés par le désir amoureux et/ou sensuel, mais aussi par la réification et la marchandisation des corps, et des expériences à travers l'histoire, et les œuvres. Si Aliha Thalien se penche sur la manière dont le regard blanc structure le désir dans les relations interpersonnelles, j'aimerais explorer les enjeux de l'exposition de la Blackness et des corps noirs dans le *white cube*, l'espace d'exposition délimité par ses murs blancs. *Healbreaker* interroge la manière dont certains corps, certaines expériences sont exposées, c'est-à-dire montrées, rendues visibles et vulnérables contre la toile de fond blanche du *white cube*. Aliha Thalien dépouille ce dernier et met à nu les dynamiques de pouvoir, à la fois raciales et genrées, que le regard blanc et l'exposition mettent en branle. L'artiste montre comment déjouer les coercitions des structures du désir blanc, qu'il s'agisse de la blancheur dans les relations, ou de la blancheur de l'espace de l'art contemporain.

Dans les jeux de MMORPG et de stratégie, le *Spellbreaker* est unx guerrièr·x elfe à même d'arrêter et de retourner les sorts. Le *Healbreaker*, est une sous-catégorie du *Spellbreaker* qui se concentre sur le soin et la purification. Cette caractérisation m'intéresse car le *white cube* m'apparaît comme un site de hantise.

Hantise d'un espace d'abord. Et le critique d'art et artiste conceptuel Brian O'Doherty ne s'y trompait pas, lui qui voyait dans cet espace « Quelque chose de la sacralité de l'église, du formalisme de la salle d'audience, de la mystique du laboratoire expérimental s'associe au design chic pour produire cette chose unique : une chambre d'esthétique. »¹ Une chambre esthétique, héritière de dispositifs d'exposition (cabinets de curiosité, zoos humains) et de spectacle (théâtres, cabarets) qui ont mis en scène au cœur de leurs machines infernales des corps racisés contraints de recréer une authenticité factice tout en leur dérobant leur vitalité.² Passé par une mise à blanc qui dissimule sa violence, le *white cube*





recrée tout autant les conditions de la dissection et de l'exhibition spectaculaire et exotisante des corps racisés qui le pénètrent. Du fétiche magico-religieux et ethnographique, aux Kanaks déplacés dans les zoos humains, en passant par le corps disséqué de Saartjie Baartman, mais aussi, et de manière plus polémique, les cut-out silhouettes se voulant humoristiques de l'artiste africaine-américaine Kara Walker, le *white cube* accueille des œuvres qui remettent en scène les corps, ressassent la douleur et les traumas de personnes Noirs et/ou racisés. Et si les objectifs se distinguent à priori de la coercition des gestes « blancs » du passé et du présent, les pratiques artistiques des artistes racisés doivent continuer de questionner la fétichisation du monde de l'art contemporain et son marché pour ne pas marchandiser elle-même les corps et les expériences. Ces dispositifs les transforment toujours en scripts faciles à lire, et en biens immédiatement consommables; annulant les nuances au profit de produits digestibles et appropriables pour toute une série d'acteurs du monde de l'art contemporain et son marché, institutions et travailleuses de l'art, artistes « non-concernés » et collectionneuses compris.

Comment recueillir et partager ce qui nous a été confié, pour ne pas exhiber mais créer un espace de circulation, de soin et de partage? Au téléphone, Aliha me confiait son anxiété. Son impératif premier, me disait-elle, était d'honorer celles qui lui avaient confié les témoignages qui forment la colonne vertébrale sonore de l'exposition. L'exposition se devait d'être une réussite, c'est-à-dire un lieu d'accueil pour toutes les personnes concernées par la fétichisation raciale d'abord. Cette confiance témoigne de l'honnêteté et de l'entière des gestes de création et de curation de l'artiste. De véritables gestes d'empathie et de solidarité, qui refusent le voyeurisme et la perpétuation de l'exploitation des corps, et celles des expériences minoritaires. Mais pour saisir toute la générosité de ce geste, il me faut passer par ma seconde hantise, celle des monstres et des fantômes. Il y a quelques mois encore, Aliha et moi échangeions autour de la figure du dorlis, figure magico-religieuse martiniquaise. Cette créature - qui n'est pas un monstre, mais un proche qui se métamorphose la nuit - est un incubé fantomatique qui s'introduit dans les chambres à coucher pour s'emparer des femmes endormies. D'un point de vue historique, le dorlis incarne le spectre des relations violentes qui unissaient les maîtres blancs aux femmes Noires esclaves sur la plantation. Dans la création antillaise contemporaine - car, pour paraphraser Franz Fanon, nous ne sommes pas esclaves de l'esclavage et la création nous permet de sans cesse nous réinventer - le dorlis se réactualise et devient parfois une allégorie du désir. Invisible, la présence du dorlis est identifiable grâce aux effets et traces qu'il laisse sur ses victimes (ou amantes).





Cette ambivalence nous permettait déjà d'explorer les dynamiques de violences et les processus de fétichisation. Dans *Healbreaker*, le dorlis — qui est souvent un homme blanc — ne se voit jamais, mais est saisissable par les témoignages, les traces que les témoins rapportent. Les témoignages décrivent par ailleurs un processus qu'Hortense J. Spillers appelle — puisqu'il faut bien reprendre ses mots — *pornotrope*³. Ce phénomène entre subjection, objectification et abjection, confère aux corps noirs (mais aussi racisés) « la qualité mystérieuse de la désirabilité, qui est toujours déjà sous-tendue par la violence et la prise de possession ».⁴ Toute l'ambivalence de cette désirabilité, son aporie est qu'elle est construite autour de l'excès et du surplus de la chair noire, au rang de laquelle les personnes racisé·e·s sont rabais·e·s : leurs corps, leurs affects, leurs formes (au sens d'œuvres et de création) sont déterminées comme déviantes de la norme blanche. Le pornotrope, c'est le devenir-monstre des corps non-blancs. C'est entre ces deux figures fantomatiques et monstrueuses, en redonnant aux termes « fantôme » et « fantasmes » leur racine étymologique commune qu'Aliha Thalien aborde les plaies et les désirs qui embrassent, adhèrent ou hantent.

Healbreaker propose un espace pour court-circuiter la perpétuation de la fétichisation dans un contexte amoureux — puisque c'est l'objet même de l'exposition — mais aussi dans le contexte plus large de l'art contemporain. Avec ses murs blancs et sa vitrine, l'espace du Confort Mental, s'il n'est pas institutionnel et se veut un lieu de rencontres, présente ses propres challenges pour les questions qui nous occupent ici. L'espace d'exposition est un site de hantise, disais-je. Mais le culturaliste Mark Fisher rappelait que la hantise (« haunt ») signifie à la fois ce qui envahit et trouble, et la demeure là où l'on s'attarde, la scène domestique. Avec ses rideaux de perles qui lui rappellent l'espace domestique et son enfance, Aliha Thalien propose donc aux spectateur·e·s un nouvel espace pour s'arrêter, écouter, se reposer, et *in fine* résister collectivement.

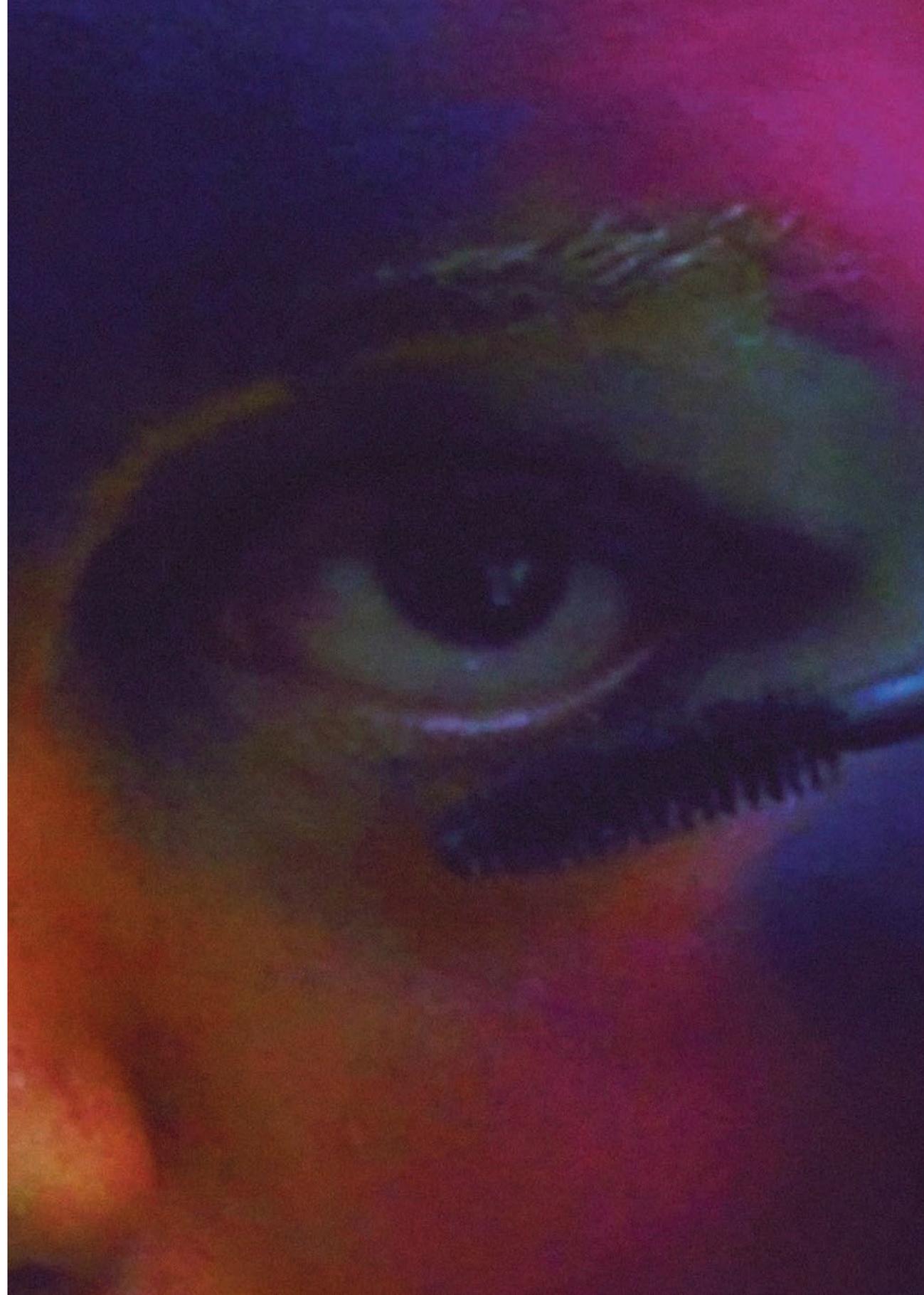
Les œuvres présentées dans *Healbreaker* tentent inlassablement de mettre en échec le regard (blanc) en dissimulant le corps, en brouillant sa représentation, en opacifiant — puisqu'il faut bien citer Edouard Glissant — sa performance. Dans cette entreprise, la présence même du texte devient centrale, contre l'objectification et la fétichisation, elle propose de remettre la subjectivité au centre de l'espace dont elle avait été expulsée. Aliha Thalien n'offre que des traces sonores et écrites. En séparant les voix de leur corps, en les désincarnant, elle redéfinit les contours de la chair, lui redonne corps hors du script fétichiste.



84 L'exposition se livre sur un mode tragi-comique, en particulier dans les deux vidéos qui l'accompagnent.

En tant que réalisatrice et vidéaste, l'artiste connaît sans doute mieux que quiconque le potentiel coercitif, violent et exotisant de la caméra. Une première vidéo dans laquelle elle se maquille et recouvre son visage de couleurs vives — entre la parade (nuptiale) et le clownesque — tient presque du même, en particulier lorsqu'elle se superpose aux contradictions que les témoins admettent volontiers, comme celle du désir de validation par le regard blanc. La seconde vidéo, met en scène l'artiste avec un filtre Instagram. « Elle » y danse, ou plutôt on y voit son visage collé sur un corps 3D dansant. Ce corps, site de projection fétichiste, acquiert simultanément une dimension grotesque et devient un miroir opaque qui grossit et annule la projection des stéréotypes sur la femme Noire, et vaut pour déclaration de refus. Selon la spécialiste de la performance Amelia Jones — puisqu'il faut bien reprendre ses mots —, « pour unx artiste dont le corps est reconnaissable comme non-blanc, c'est-à-dire “racisé” et “primitif” en signification, l'utilisation des technologies d'imagerie digitales pour rendre son corps visible (...) c'est travailler au niveau le plus profond de la représentation et la formation de l'identité pour faire dérailler le lien entre le signe et le référent — et ainsi déstabiliser la logique primitive du fétichisme ». ⁵ Il s'agit ici donc dans une certaine mesure de faire « dé-performer » — puisqu'il faut bien reprendre les mots de Cédric Fauq, après Fred Moten — les corps, de renverser leur site d'assignation racisée en « cherchant à faire ressortir ce qu'il faut à un corps et à une voix pour apparaître et disparaître ».

Dans chaque entretien, les témoins se présentent, traçant ainsi les contours des vies contemporaines de personnes diasporiques, dans la seconde moitié de leur vingtaine, hétéro ou queer, femmes ou non-binaires, vivant en ville et gravitant autour des professions de l'art, de culture ou des industries créatives (ou au chômage), à Paris, Marseille, Londres ou Dakar. L'accumulation de ces textes qui se renforcent et se disputent trahit des désirs de communauté. Ces voix recueillies permettent d'embrasser la complexité des positions et la richesse des discours, et la diversité des perspectives et des expériences. Pourtant l'ensemble n'est pas artificiellement célébratoire : les mots de la douleur et de la blessure passées ou présentes sont bien là. Comme Chantal V. Johnson le rappelle dans *Post-Traumatic* « l'ambiguïté, bien que centrale dans le génie esthétique, est horrible dans la vraie vie ». Au-delà des œuvres donc, ce sont de véritables affects qui sont mis à nu. Dans *Ugly Feelings*, Sian Ngai note — puisqu'il faut bien reprendre ses mots — qu'être réactif ou passionné,





c'est-à-dire faire preuve d'« animation » — *animatedness*⁶ — constitue à la fois un mode de défense des personnes racisé·es en réaction aux expériences discriminantes qu'·e·ls subissent, et un affect négatif qu'on leur attribue de ce fait. Cet affect contraint à habiter (à hanter donc!) un entre-deux, entre ce qui est projeté sur les sujets, et la réponse affective qu'il provoque en elle·x. Aliha Thalien résume ainsi : « Je suis quelqu'un qui vit les émotions de manière très intense. Ça m'énerve quand je vois que ces émotions prennent toute la place. Et après la colère, il y a le désespoir, vraiment (...) Grâce à certaines personnes, j'ai heureusement pu me rendre compte que je n'étais pas qu'une "hystérique" ».

Dans la lignée des autres témoignages, ces quelques mots réaffirment avec force le refus de dérouler un récit de résilience — celle-là même qui s'impose en conclusion de toutes les histoires de violence contre les personnes Noir·es et racisé·es, celles qui sont cannibalisé·es par le regard et l'espace blancs. Il s'agit plutôt d'embrasser la monstruosité, la déviance, le surplus, l'excès de la chair, et des affects racisés. Avec *Healbreaker*, Aliha Thalien ouvre ce que Marina Magloire — puisqu'il faut bien reprendre ses mots — appelait de ses vœux, c'est-à-dire un espace pour « l'erreur et la laideur que les femmes Noires [et dans le cas qui nous occupe ici, les personnes racisé·es] n'ont que rarement le droit d'exprimer dans la vie réelle »⁷.

1. Brian O'Doherty, *White Cube. L'espace de la galerie et son idéologie*, JRP RINGIER/La MaisonRouge, 2008, p. 36
2. Cedric Fauq, *Curating for the age of Blackness*, Mousse, n° 66 (hiver 2019), pp. 226-235.
3. Hortense Spillers, *Mama's Baby, Papa's Maybe: An American Grammar Book*, *Diacritics*, vol. 17, no. 2, Summer 1987, pp. 64-81.
4. Amber Jamilla Musser, *Sensual Excess: Queer Femininity and Brown Jouissance*, New York, University Press, 2018, p. 6
5. Je traduis. Amelia Jones, *Self/Image: Technology, Representation, and the Contemporary Subject*, New York, Routledge, 2006, p. 142.
6. Sianne Ngai, *Ugly Feelings*, Cambridge, Harvard University Press, 2005, p.89-125.
7. Marina Magloire, *The Malaise, Mess, and Art of Black Millennial Womanhood*, *The Nation*, novembre 2022 [en ligne : <https://www.thenation.com/article/culture/chantal-johnson-post-traumatic/>]

AMÉLIE HAMAD*Iftar**dans la cuisine
commune
d'une cité U, 1984*

Sur la photo, dix jeunes hommes
 Dix jeunes hommes et soudain comme ça gronde
 Généalogie épique
 Maintenant Hassan est en Afrique
 Hamoudeh est médecin au Canada
 Et Abdallah? On ne parle pas d'Abdallah
 Tu sais parfois les histoires comme la nôtre finissent mal
 J'écoute cette saga qui m'est assignée
 Comme un avocat commis d'office
 J'écoute mon père, je regarde les dix jeunes hommes
 Leurs vingt yeux me regardent en retour
 À travers le temps et l'espace
 Près de la fenêtre, il y a Hakim qui est mort
 Et au milieu, c'est Mohammed qui était tellement pauvre
 Qu'il dormait dans la baignoire de son cousin
 Mohammed qui est cardiologue dans le Sud
 Et dont le fils va devenir chirurgien
 Que des histoires de victoire
 Contre les portes fermées à clé, contre les « C'est déjà loué »
 Une place dans la société conquise envers et contre tout
 Une maison avec jardin, la tranquillité
 L'argent, la sécurité, la mort
 On ne parle pas de ceux qui n'ont rien fait
 De ceux pour qui les parents ont payé
 Des études qui n'ont fini nulle part
 On ne parle pas d'Abdallah
 On ne parle pas de celui-ci
 Qui a arrêté d'envoyer des lettres un beau jour
 Il a disparu vers Dijon
 Ou c'était Nevers on ne sait plus
 Il lisait trop, écoutait Barbara
 Ceci explique sans doute cela
 Toute cette histoire qui m'est donnée sans que je puisse dire non
 Qui m'est donnée comme on met un bébé dans les bras
 D'une jeune fille qui n'a rien demandé à personne
 J'aime me dire qu'elle m'écrasera de moins en moins
 À mesure que je parlerai davantage

90

ÉMILIE DÉSIR

RETRAITES 21 MARS 2023

RETRAITES 20 MARS 2023

16 JANVIER 2021 **MARCHE DES LIBERTÉS**

FREE PALESTINE 15 MAI 2021

ANTI PASS SANITAIRE 7 JUILLET 2021

30 JANVIER 2021 **MARCHE DES LIBERTÉS**

MY BODY MY CHOICE 5 JUILLET 2022

RETRAITES 7 FÉVRIER 2023

ANTI DARMANIN 27 JUILLET 2020

1^{ER} MAI 2021

8 MARS 2023

19 NOVEMBRE 2022 **GILETS JAUNES**

MARCHE DES LIBERTÉS 30 JANVIER 2021

6 MARS 2023 **MARCHE FÉMINISTE NOCTURNE**

SECOND TOUR PRÉSIDENTIELLE MAI 2022

RETRAITES 19 MARS 2023

RETRAITES 7 FÉVRIER 2023

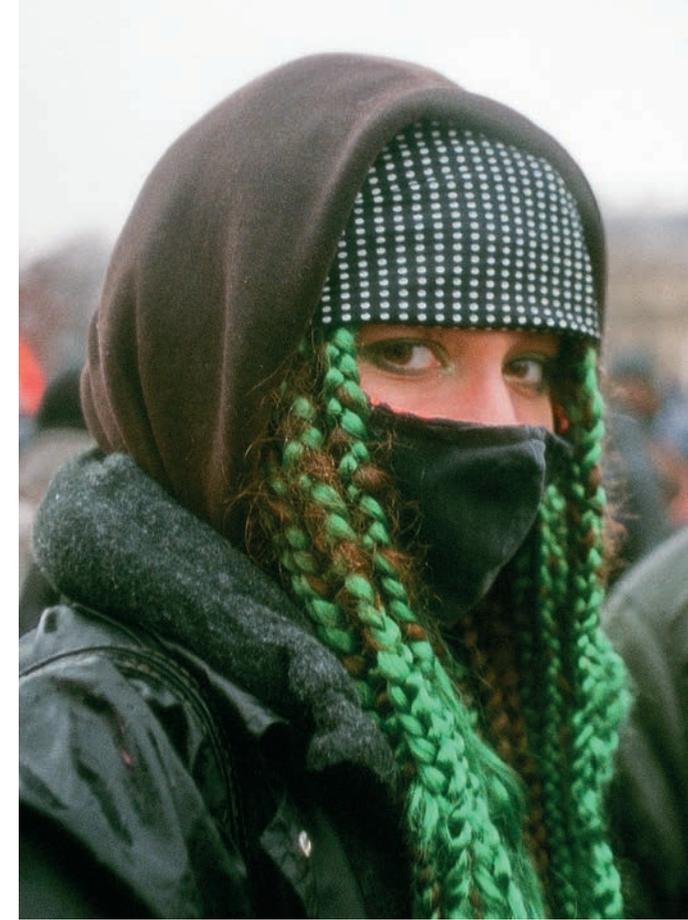
ANTI PASS SANITAIRE 7 JUILLET 2021

MARCHE FÉMINISTE NOCTURNE 6 MARS 2023

19 JANVIER 2023 **RETRAITES**



91





es Burger Square





ISSANCE
FMMES
NCRA

DEMISSION

MINISTERE
DE LA
HONTE

LACC
DES
GR

UN COM
A LA JUSTICE

LA
HONTE

UN
VIOLEUR
A
L'INTERIE

AI DEM
OUVERNÉ.E
AR LA CULTURE
DU VIO

MINISTÈRE
VIOL

DEMISSION

LES
IME



DEMIS

ETAT FE







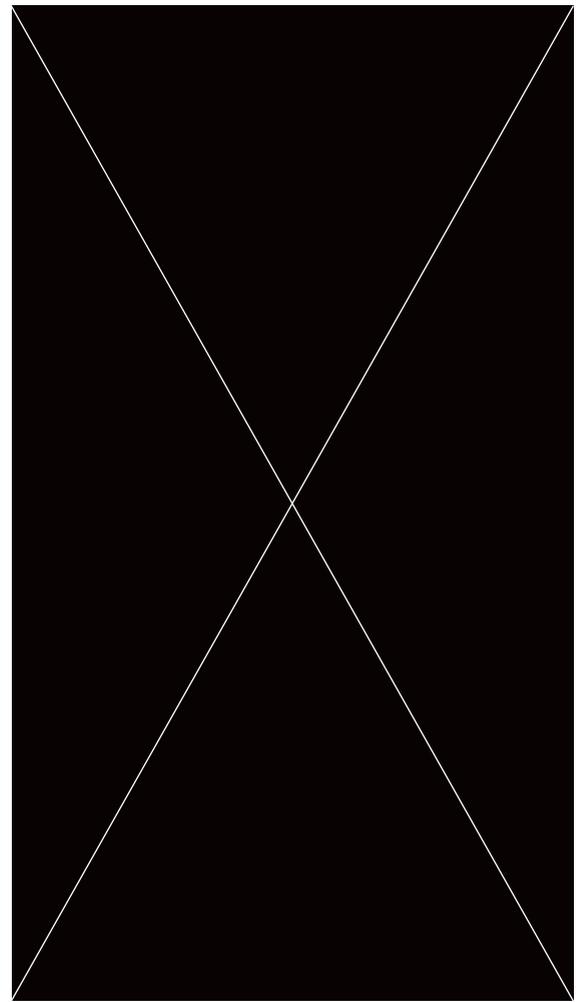






114

JEANNE MATHAS



*NO MONEY
= NO ARTIST*

115

No money = no artist. Fiasco show. Quand les subventions nous échappent, parfois les œuvres disparaissent. Ce texte s'en fait l'écho. Peut-il exister, indépendamment de la création dont il a germé ? L'absence de l'artiste, palpable, devient paradoxalement ici la meilleure illustration possible de cette ironie du sort. Le texte loge désormais dans les brèches façonnées par une certaine réalité, précaire, du monde de l'art.

Un son viral, un atelier d'artiste, et unx travailleuse de l'art revêtant les traits de Kylie Jenner. Un OVNI : tiers-personnage ¹ qui s'installe dans les brèches du numérique. [] a fait ses armes aux Beaux-Arts de Lyon et développe assez rapidement l'aspect activiste de son travail. E explique la création de cet avatar militant comme un moyen, aussi, de s'exprimer librement sur des sujets politiques en évitant toute forme de censure. La revendication de son statut de migrantx sculpte encore davantage la complexité de cette personification intrigante.

Sous un alias, E explore une manière de se « blanchir », d'infiltrer le milieu des favoriséx et des dominantx. [] se pose en trouble-fête, « fragilise le réel » ² rendant ainsi tangible l'absurdité d'un système, celui du monde de l'art ; de ses dysfonctionnements. Le masque, renvoyant à Kylie Jenner, l'une des femmes les plus connues de cette décennie, autorise à devenir cette personne acceptable qui a le droit de revendiquer son désaccord. L'obligation de se cacher pour s'affirmer éclaire les dynamiques oppressives à l'œuvre dans l'art contemporain et souligne également que la liberté d'expression est bien

loin d'être un acquis. Son travail résonne avec ce que Mirzoeff décrit comme la contre-visualité : « tactiques [...] permettant de contester l'ordre visuel dominant » ³. Mascarade visuelle cathartique révélant l'infondé d'un système raciste, patriarcal et hétéronormé. Avec une ironie grinçante, les vidéos de [] bousculent les règles établies.

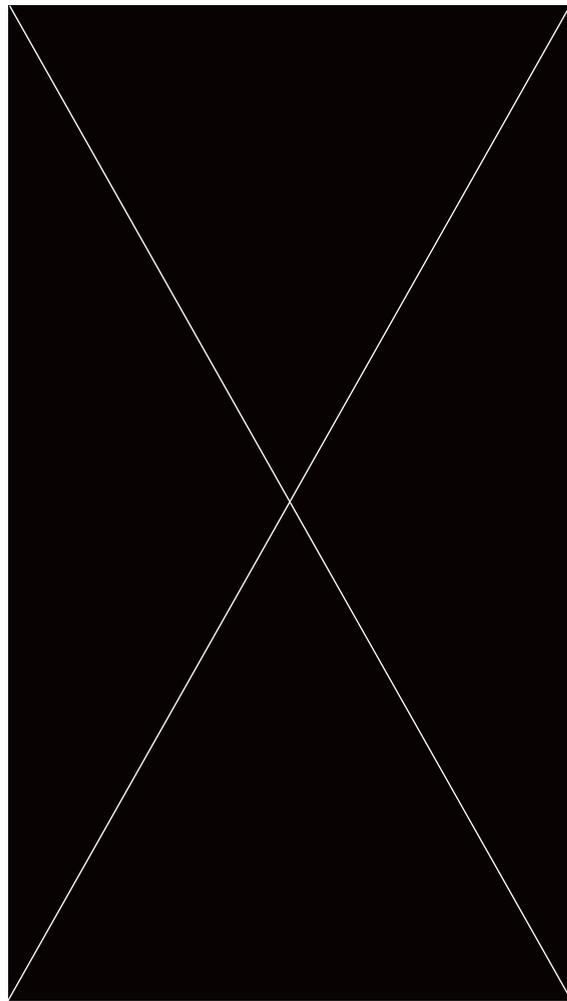
Embrassant l'esthétique tiktokienne, l'artiste subvertit les situations d'hégémonies arbitraires et de déséquilibre, « substituant à la soumission crédule la perspective d'une émancipation politique » ⁴. Le déguisement devient empouvoirant, cache pour mieux dévoiler des normes discriminatoires qu'il faut aujourd'hui renverser. Un renversement qui passe par des situations routinières vécues par les travailleuses de l'art rejouéx par des voix tout droit sorties des tendances digitales. Le décalage se noue déjà dans cette distance entre la viralité de la musique et le quotidien d'un atelier, largement invisibilisé. Il advient également lorsque lx spectateurx se confrontent au masque impassible d'une icône de la télé réalité. Dans ces interstices se niche alors une inquiétante étrangeté, une esthétique singulière à cheval entre les sons saturés et marginaux de Trecartin et Fitch et la frénésie pop virtuelle des réseaux sociaux. Dans ces sons choisis pour leur popularité, il y a aussi la volonté de jouer avec et court-circuiter des algorithmes biaisés et discriminants.

1. Macé, M., *Nos cabanes*, Lagrasse : Verdier, 2019.

2. Marie-José Mondzain *Comme Kolontz*, LA FABRIQUE ÉDITIONS (21/02/2020), p. 16

3. Sara Alonso-Gómez, *Contre-visualités : écarts tactiques dans l'art contemporain*, Toulouse : Éditions Lorelei, 2022.

4. *Ibid.*, p. 8



Et pourtant, c'est un regard décapant que [] pose sur son quotidien d'artiste et de militantx qui luttent pour la reconnaissance de leur travail, soumisx à la pression d'un marché avide de nouveauté, poussant à un rythme toujours plus effréné, des espaces encore plus capitalistes. Toujours plus vite, toujours plus neuf, toujours plus jeune, toujours gratuit.

C'est peut-être ce qui m'avait arrêté la première fois que j'ai vu une vidéo de [] : l'ironie déconcertante avec laquelle E soulignait que les artistes sont rarement payéx pour être exposéx, presque jamais pour leur travail de recherche et encore moins pour leur travail de réponse aux appels à projet.

Dans l'ouvrage de Julia Burtin Zortea, *Aujourd'hui on dit travailleur-se de l'art*, l'autrice revient sur les origines de cette image biaisée qui voudrait qu'unx artiste puisse vivre d'amour et d'eau fraîche : Adorno et Marx, entre autres. Dans « sa quête permanente d'originalité et d'authenticité [qui] lea situe en marge du jeu économique », l'artiste est censéx trouver « une capacité de protestation » suffisante à son émancipation. Cette manière de concevoir l'artiste nourrit encore aujourd'hui les déséquilibres d'autant plus accentués chez certainxs artistes qu'ils sont en dehors des clous de l'« idéal », homme, blanc et aisé.

Ces courtes vidéos renouent avec une critique institutionnelle renforcée par une réflexion intersectionnelle. Elles révèlent la réalité d'un quotidien d'artistes dont le parcours est jalonné de problèmes structurels, chaque saynète illustrant une situation

à laquelle l'alter ego de [] a déjà été confrontéx.

Son compte met en lumière une expérience collective, celle des créateurix, avec une acuité souveraine, acerbe. Un personnage qui sous couvert d'anonymat dénonce un système toxique en se positionnant radicalement quant au pouvoir. Et si parler en son nom peut s'avérer dangereux, le masque et les réseaux sociaux, eux, offrent la possibilité d'une viralité salvatrice et révolutionnaire. Pour que la dignité des artistes et des migrantsx soit respectée.

[] et ses vidéos créent une archive, soulèvent un humour insurrectionnel ; ils nous font « voir les choses autrement que nous y invite l'univocité des régimes de représentations établies »⁵.

120

ARLETTE KOTCHOUNIAN

*Sunset Boulevard,
1973*



Je viens d'atterrir à l'aéroport de Los Angeles.
Je demande au chauffeur de taxi de passer devant d'autres hôtels avant qu'il ne me dépose à celui que j'ai réservé par téléphone.

Il me conduit au Beverly Hills Hotel.

J'ai déjà vu son signe si distinctif dans des films.

Je connais l'histoire des bungalows mitoyens n° 21 et 22, de Marilyn Monroe - Arthur Miller, Simone Signoret - Yves Montand. Leurs dîners et leurs aventures en janvier 1960.

Palmiers très très verts, très très hauts et très très nombreux.

Bougainvilliers. Et du rose bonbon sur les murs.

C'est Wouah!

Mon hôtel est aussi sur Sunset. Un immeuble moderne.

Je ne me souviens plus du nom. Je n'aime pas du tout.

Dans le hall, je croise Daniel Gerard, un chanteur que je connais, comme moi d'origine arménienne.

Dès le lendemain, je déménage.

To the Beverly Hills Hotel, 9641 Sunset Boulevard, LA 90210.

The Pink Palace!

Il faut savoir célébrer en beauté. N'est-ce pas?

Je vais avoir 31 ans le 27 de ce mois d'avril.

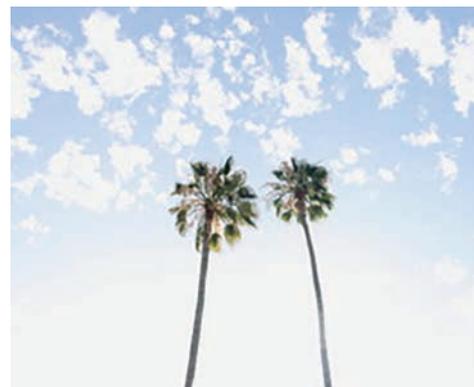
Je suis venue pour les fêter, et concrétiser un souhait.

Que Ray Charles enregistre *Sans toi*, une chanson dont je suis l'autrice. Elle vient de représenter la France à l'Eurovision, quelques semaines auparavant. L'effervescence a été à son comble à Paris.

On nous avait donné gagnant. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner. Mais au Luxembourg, où se déroulait le concours, malgré les pronostics, ma jolie robe et mon écharpe bien choisies pour la caméra, nous sommes arrivés avant-derniers. La honte.

Je ne peux rester sur cette déconvenue.

Ray Charles m'a déjà enregistré deux chansons, connaît celle-ci, et m'a dit l'aimer. S'il l'enregistre, elle reprendra sa place...



Shopping avec un ami styliste... Valises Goyard blanches et tenues vestimentaires pour matin, après-midi et soir, enveloppées dans du papier de soie, ma décision est prise.

Je pars aux USA pour 15 jours. L'enjeu est de taille. Cela fait quelques années que je suis dans ce métier, tout d'abord comme autrice compositrice interprète, puis j'ai écrit pour les autres. Il y a six ans, à l'été 1967, j'ai décroché mon premier tube : *La musique* chanté par Nicoletta, mais je ressens qu'il est temps de bouger.

Alors, Los Angeles, me voilà.
Quand j'appelle Ray, il me propose de le retrouver à son studio.
2107 West Washington Blvd. LA 90013. Je découvre son building,
à la fois bureaux et studio d'enregistrement. Des caméras partout.
Comme une prison, dans un quartier coréen près de Downtown.
Il est enthousiaste, me propose un contrat d'édition, suggère
que je me rapproche et m'indique un hôtel près de son adresse.
Pourquoi pas. Le Beverly Hills est vraiment onéreux.

Mais je n'aime pas du tout ce nouveau quartier.

J'ai entendu parler du Château Marmont. J'adore.
8221 Sunset Blvd, LA 90046. À l'époque, il est assez délabré,
mais un charme irrésistible. J'ai une petite suite — pas de voiture.
Je découvre la ville et ses habitants. Au magasin où je vais faire
quelques courses, l'expression de la responsable lorsqu'elle apprend
que je ne suis pas motorisée m'indique clairement qu'elle pense que
je viens d'une autre planète.



À la piscine du Château Marmont, je rencontre
Carole Eastman. Une scénariste. Nous dialoguons
honnêtement. Je partage avec elle la raison pour laquelle
je suis là et mon embarras car je n'ai plus de nouvelles
de Ray, et qu'à son bureau, on me répond qu'il est
absent, qu'on ne peut rien me dire de plus.
« You think of yourself as a piece of shit? » me dit-elle.
Waouh!



Monique et Louis Aldebert, un couple de chanteurs français faisant
partie des Double Six, vivent ici depuis quelque temps. Le travail
de la créatrice de ce groupe ami m'a inspirée. C'est en imitant sa
proposition de mettre des paroles sur des chorus de jazz que j'ai
découvert que je pouvais écrire des mots sur de la musique.

Ils m'introduisent à la Scientologie. Jamais entendu
parler. J'y croise le pianiste Chick Corea. Lui raconte mon histoire.
Il propose de venir à mon hôtel pour écouter la chanson. Un piano
légèrement désaccordé trône dans le Hall. Il joue néanmoins la
mélodie, me montre comment elle peut vibrer différemment selon
ce que l'on souhaite exprimer : joie, colère, spleen etc.

C'est merveilleux.

À la réception on m'a prêté un vieil appareil. J'enregistre.
Dans l'ascenseur, je croise Maria Schneider? Ravi Shankar...
Près des bungalows, avec son bandeau noir sur l'œil droit,
je reconnais Nicholas Ray.



Deux semaines se sont écoulées.

J'ai changé mon billet de retour.

Il faut que Ray enregistre la chanson comme il l'a promis.
Je ne peux pas retourner à Paris sans avoir accompli cela.

Carole me présente Bob Rafelson, le réalisateur avec
lequel elle a collaboré sur *Five easy pieces*, film sorti en 1970 qui
a mené Jack Nicholson et Karen Black aux Oscars. Sa femme Toby
collabore aux décors avec lui. Ils ont deux enfants, Julie, 11 ans
et Peter, 13. Habitent sur Sierra Alta Way, à proximité du Château
Marmont. Ils m'invitent souvent. N'aiment pas la Scientologie.
Suivent des cours de yoga et diverses méthodes de développement
personnel. Nous allons aux concerts. Ils organisent une rencontre
avec Milos Forman pour moi mais je me cache dans le jardin avec
Julie, leur fille. Pauvre de moi.

J'ai acquis une petite Volkswagen Coccinelle.

Un ami producteur parisien me recommande auprès de l'acteur
français Christian Marquand qui est en ville. Je l'ai vu au cinéma
dans *Et Dieu... créa la femme* face à Brigitte Bardot. Il me donne
rendez-vous au 12900 Mulholland Drive LA 90210.

Ce n'est pas facile de trouver l'endroit.

Sur une route déserte, le décor est une succession d'imposantes
propriétés. Je m'arrête devant l'une d'elles et sonne avec l'espoir
d'obtenir de l'aide, personne ne répond. Deux autres tentatives,
suis sur le point d'abandonner, mais je trouve enfin. Christian
est amical et chaleureux. Il me reçoit dans un grand salon ouvert
sur un espace extérieur. Une vue imprenable sur la ville mythique.
Un jeune homme se tient dans l'entrebâillement d'une porte et dit
soudain froidement : « You gonna fuck her » en me regardant.

Ai-je bien compris? Un autre homme apparaît.



Est-ce une vision ? Marlon Brando !

Je porte un vêtement assez sexy. Une parure prévue pour l'après-midi. Pantalon corsaire de lin rouge, bustier noir montrant mes épaules dénudées et sandales à talons. C'est plutôt réussi. Il vient vers moi. Dans le geste, le temps du mouvement où je m'assieds sur un canapé, il dit quelque chose comme « oui assieds-toi, que peut-on faire d'autre quand on me voit ». Décidément, l'ambiance est rude. Pas certaine de comprendre ce qui se joue. J'essaie d'engager la conversation. Il y a un jeu d'échecs sur la table. Je signale que Ray Charles, pour qui je suis ici, y excelle. Personne ne relève. Christian semble embarrassé. Je quitte les lieux si déçue. J'ai tant aimé Brando.



Les Rafelson ont décidé d'aller à Aspen dans le Colorado et me proposent d'habiter leur maison pendant leur absence. Je devrais m'occuper d'un petit oiseau que Julie a sauvé. Un jour, un chat passe une patte dans la cage et attrape l'oiseau. J'essaie de le sauver mais rien n'y a fait.

Quelques heures plus tard, on m'apprend qu'une explosion s'est produite dans le chalet à Aspen et que Julie en est morte. J'ai le monde entier au bout du fil... Jack Nicholson, etc. Les Rafelson sont revenus. J'ai quitté la maison.



C'est encore tellement étrange de relater cela aujourd'hui. Qu'il ait pu se produire cette froide synchronicité. J'ai un grand blanc sur ce qui s'est passé ensuite.

Je ne sais que dire de l'état de ma santé émotionnelle.



Je me suis laissée reprendre par la Scientologie. Leurs séances de recherche sur les traumas de vies antérieures ont révélé des « engrammes » dans lesquels j'avais été « Impératrice ». Que je me déplaçais dans l'espace en vaisseaux aux formes ovales et que pour punir un amant de m'avoir trompée avec une de mes servantes, je lui avais fait crever les yeux. Rien que ça ! Était-ce un signe pour m'inciter à me pencher, m'interroger sur mon propre aveuglement ? Sur ce qu'est l'abus de pouvoir ? Sur la place de Ray dans ma vie et le fait que clairement, il ne désirait pas me voir ?

Je me suis retrouvée sur un bateau, nettoyant les sols (probablement pour purifier mon karma). J'ai même signé un document qui m'engageait pour plusieurs millions d'années. Avant de réagir et décider de rentrer à Paris, j'avais dépensé quelques milliers de dollars.



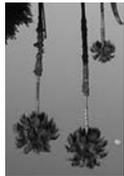
J'ai identifié ce qui m'avait séduite. Compris que, c'était ce que Ron Hubbard, le fondateur, avait « piqué » à l'enseignement bouddhique. Quelques années plus tard, j'ai trouvé ce que je cherchais, suis devenue et suis encore aujourd'hui, adepte de l'enseignement du Sutra du Lotus.

Mais sans que cela n'affecte mon portefeuille. Ouf ! Je n'ai pas revu les Rafelson. Je sais que cette tragédie les a séparés. Ray n'a pas enregistré la chanson. Mais d'autres.



Avec le « Show bizz », j'ai eu une sorte de résilience – renaissance. En l'an 2000, l'émission *Star Academy* a repris mon titre *La Musique* comme générique. Le samedi soir, les familles se retrouvaient devant la télévision et constataient qu'ils avaient des goûts musicaux identiques. La chanson a créé du lien. À Bercy, des milliers de personnes ont allumé leur briquet et l'ont entonnée. C'était beau.

Nombre de ces protagonistes ne sont plus.
Ray Charles est mort en 2004. Nous sommes restés amis jusqu'à la fin.
Bob Rafelson avait refait sa vie dans le Colorado, il nous a quittés
à l'été 2022.



Alors, cette aventure? Un magistral fiasco?



Ce séjour américain, à la fois extraordinaire et cauchemardesque, fait partie de ma vie.

J'ai grandi avec des parents survivants du génocide arménien par les Turcs de 1915. Mes aïeux y ont été exterminés, leurs biens spoliés. Les histoires de mon enfance mêlaient mal absolu et romanesque. Ma mère, adoptée par un couple turque et musulman de Mossoul, a découvert qu'elle était arménienne à 18 ans. Elle les a quittés, ôté son voile, et traversé l'Europe dans l'espoir de connaître, d'abord en Grèce, puis à Paris, sa famille arménienne et chrétienne et « qui elle était ».

Ce séjour à Los Angeles et mon absence prolongée lui ont fait revivre une partie de son chemin. Elle m'a avoué avoir craint que, comme elle l'avait fait, je ne revienne jamais.

laisséehat goes around comes around...

Il y a tant d'adjectifs possibles.
Bizarre, excessif, banal, extrême, irrationnel.
Exceptionnel, hors du commun, étrange, atypique.
J'ai vécu des moments intenses, inoubliables,
qui me questionnent encore.
Je regarde ces fantômes en face et avec tendresse.
Ils m'accompagnent. Je les aime.

Avec Los Angeles, j'ai encore du travail.
Mon cœur y a été bien chamboulé - c'est sûr —
et mon fils a choisi d'y vivre.



128

GWENDAL COULON

*vit et travaille,
c'est déjà bien*

*represented
par aucune gallery*

chaque jour
je perds
des followeuses

chaque jour
je perds
des followeuses

je perds
des followeuses

chaque jour
je perds
des followeuses

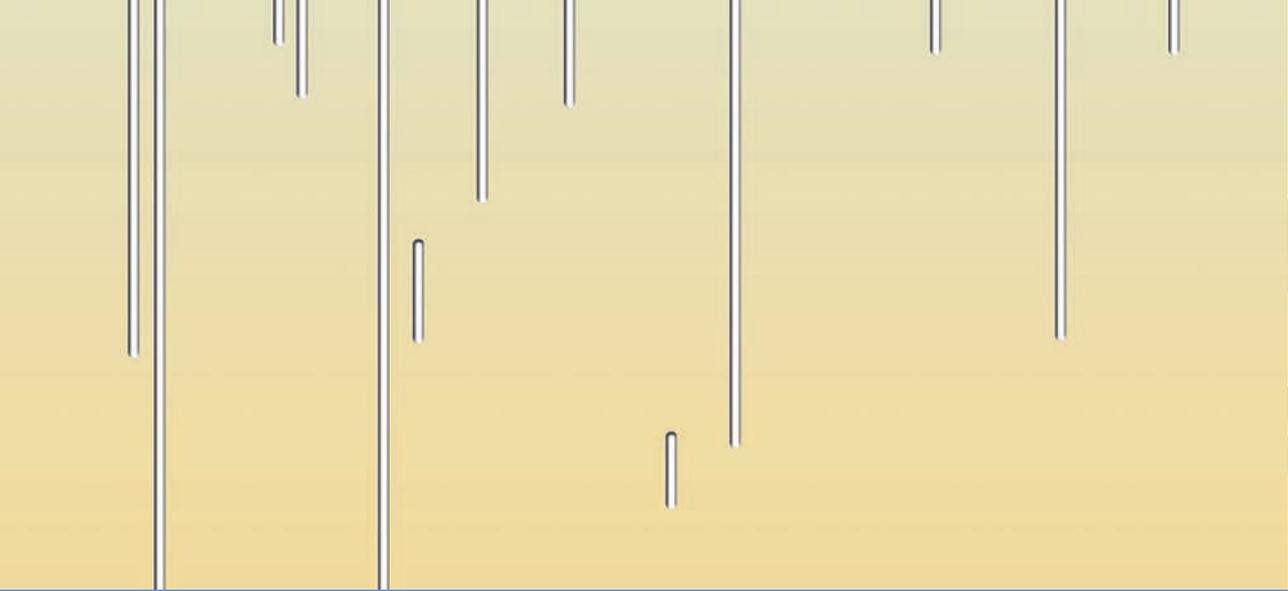
chaque jour
je perds
des followeuses

des followeuses

chaque jour
je perds
des followeuses

des followeuses

chaque jour
je perds
des followeuses



chaque jour
je perds
followers

chaque jour
je perds
followers

138

VINCIANE MANDRIN

*mes victoires
sont des chèques
mes échecs
sont des chefs d'œuvre*

Je m'endors toujours à des heures absurdes
alors que je voudrais me coucher tôt.

Pendant plusieurs semaines, chaque soir, j'éteins une par une les veilleuses de mes êtres chers, je leur envoie un message de bonne nuit avec un cœur violet et un cœur rose, et je me retrouve seule avec les meufs de Tiktok et les Américaines qui font un live en début d'après-midi sur Instagram.

Il faudrait que je dorme pour pouvoir me réveiller le lendemain, mais la vérité c'est que je n'ai rien à faire le lendemain, ou alors peut-être trop de choses à faire et aucune idée de par où commencer.

Dans les légendes, les artistes travaillent la nuit, n'ont pas besoin de nourriture et sont toujours inspirés. Après avoir éteint, des résidus de lumière bleue plein les paupières, j'imagine des opéras cosmiques, des plans de braquage, des scénarios d'insurrection, des économies alternatives, une maison avec mon amoureuse, des cours de boxe, des concerts de poésie. Je me dis que je m'en rappellerai forcément le lendemain, mais comme chaque nuit, les idées se diluent dans mes rêves angoissés. Le matin il ne me reste qu'une fatigue lourde, une barre dans la tête et des vêtements par terre.

Les autres partent au travail, je collectionne les mails de refus. J'ai choisi un métier qui ressemble à un concours sans fin. Avec les artistes que je connais, on se demande régulièrement : toi t'as tenté cet appel à projet ? On aligne les chiffres des honoraires under SMIC et des frais de prod quand il y en a, le nombre d'heures qu'on devra passer à faire des actions de médiation, les pièces de dossier à envoyer, portfolio note d'intention,

139

votre projet doit être lié aux enjeux territoriaux de la Meuse et être accessible aux enfants de 2 ans ainsi qu'aux personnes âgées, revue de presse, l'appel s'adresse aux artistes émergents de 40 ans, liste de vos potes commissaires domiciliés à Paris. On se projette dans des villes où on ne connaît personne en inventant des projets qui ont 10% de chance d'être réalisés.

On compare nos mails de refus pour savoir si on a été éliminés au même moment de la course. Malheureusement, nous sommes au regret de vous annoncer que nous n'avons pas retenu votre candidature pour le jury. Nous vous souhaitons une pleine réussite dans vos recherches futures, et vous conseillons d'opter la prochaine fois pour la recherche d'un vrai métier. Soyez cependant assurés que cette décision ne met aucunement en cause la qualité de votre travail, ni celle des projets que vous menez. Malgré notre sincère attachement à votre proposition, le jury de sélection n'a pas pu donner une suite positive à celle-ci. Vous étiez proche du but, mais nous avons finalement choisi quelqu'un d'autre. Nous vous remercions pour votre intérêt pour notre programmation et nous avons le plaisir de vous offrir une réduction de 10 % sur la coupe de champagne et les mouchoirs lors de notre prochain vernissage.

Allongées sur le lit avec ma femme artiste, on élabore de nouvelles stratégies économiques foireuses pour continuer de vivre au dessus de nos moyens. On passe notre vie dans les trains et dans les lits des autres. Quand on arrive pas à sortir, on se fabrique des espaces de répit de 200 par 160 cm, mais parfois en été la violence du dehors remonte jusqu'à l'étage et s'engouffre par la fenêtre.

À l'happy-hour, je me fais payer une bière par mes amies salariées. Je dis merci avec les yeux et je me promets en silence de les rincer quand j'aurai trouvé les fonds. On parle des mouvements sociaux qui n'arrêtent pas de s'essouffler, des manifs historiques qui ont fonctionné avant notre naissance, on constate avec amertume qu'on aura vécu toute notre vingtaine sous Macron.

Un matin je me lève tôt. J'enfile mes habits les plus arty compatibles et je pars en rendez-vous pro dans le métro avec un commissaire d'expo. Surprise, le rendez-vous pro se déroulera dans un roller coaster enflammé, il faudra attrapper un pompon à 150 euros brut pour deux mois de travail, avec écrit TOKEN dessus en fluo. Je rate le pompon, crise d'angoisse en vernissage.

Plus de nouvelles, j'ai raté le casting de potiche, je hate-scrolle l'affiche de l'expo sans mon nom, j'enfile mes habits de grosse rageuse et j'emmerde ma naïveté.

Je vais avoir 25 ans. Est ce qu'à 30 ans j'aurai encore envie de travailler dans l'art? Comment orchestrer mon départ? Est ce qu'il faut que je devienne célèbre d'abord pour que ça serve à quelque chose?

Je deviens la reine de la négociation.
Je deviens la reine des emmerdeuses.
Je prépare mon évasion.

Je veux partir en feux d'artifice comme un rappeur, je crois que comme un lion je veux qu'on me regrette. Je veux que mon absence, que l'absence des personnes queer, des personnes racisées dans l'art les mettent mal à l'aise. Le rap me raccroche à la puissance de l'ego trip, à des fictions sincères, à des rêves d'absolu.

Je me fais une playlist de plus grands sons d'adieu. Ça commence bien sûr par Diam's, calme mais déter, *J'écris ce titre comme une fin de carrière*. Je suis à contresens sur l'autoroute avec la grand-mère du rap français, une main sur le volant, *Je suis venue j'ai vu j'ai vaincu puis j'ai fait marche arrière*.

Je vapote mon seum sur du PNL, Ademo dit deux fois : *marre d'rapper ça m'fait chier j'arrête bientôt si y a pas l'biff*. Ce sera le titre de travail de mon premier livre, ma nouvelle rumeur, ma nouvelle tactique.

Je parle à mon miroir : j'aurais écrit combien de livres si je passais pas ma life à négocier ? Je décide que la négo ce sera mon art, c'est ça que je vais vendre, je crie à la fenêtre : vous aurez les romans quand vous nous laisserez vivre correctement. Booba puis Kalash chantent, *Mes victoires sont des chèques mes échecs sont des chefs d'œuvre*.

144

**ZOE
HESELTON FRY**

Learn to Live

*learn to laugh — learn to cry —
learn to laugh until you cry and cry
until you laugh — learn that you
have the right to cry — learn to
take a train — learn to hold back —
learn to release — learn to hate
the police — learn to find peace —
learn to fight for justice — learn to
smash the racist — learn to shut
the transphobe up — learn to tear
the fascists down and tear them
into lots of little pieces that you
can throw into the wind and then
they go pfff — learn to care — learn to
hope — learn that the world is held
together, really it is, held together,
by the love and the passion
of a very few people — learn to
be one of those people —
learn to trust — learn to let go —
learn to hold on — learn to climb —
learn to fall — learn to grieve —*

*This poem is informed by quotes or references from lots of different people I am grateful to.
Many of them are my friends, and some of them are Nina Simone, James Baldwin, Saul Williams,
Leonard Cohen, Son House, Kate Tempest, Leslie Feinberg, Angus Fairbain, Audre Lorde,
Charles Bukowski, Kenneth Patchen, Jhonn Balance, Alain Péters.*

learn to mourn — *learn* that death
is not the end — *learn to* make
friends — *learn to* keep faith —
learn to not be afraid all the time —
learn to not be so fucking stressed —
learn to feel pain — *learn to* relieve —
learn to rest — *learn to* try —
learn to fail — *learn to* protest —
learn to quest — *learn to* work, work,
work, work, work — *learn to* be
laaaaazy — *learn to* eat the rich —
learn to be a crazy bitch — *learn to*
be patient — *learn to* be ancient —
learn to rejoice in the rain —
learn to navigate through pain —
learn to shake the sunlight from
the sun when clouds are thick upon
the sky — *learn to* take nothing as
a given — *learn to* remember that
your life is worth living — *learn to*
pay attention to the birds —
learn to listen — *learn to* sing —

learn to shut up — *learn to* speak up —
learn to question — *learn to* fight —
learn to break — *learn to* bend —
learn to defend — *learn to* grow —
learn to be really, really slow,
like a turtle in the ocean — *learn to*
be quick, like a hare in the hills —
learn to reach — *learn to* teach —
learn to learn — *learn to* forget —
learn to forgive — *learn to*
remember — *learn to* give — *learn to*
translate — *learn to* transmit —
learn to transition — *learn to* not ask
for permission — *learn to* be fierce —
learn to be phenomenal — *learn to*
be a transgender warrior — *learn*
that whenever you feel afraid,
the chances are there's someone,
somewhere, who is even more
afraid than you, and who needs
to see you being brave today
so that they can find the courage

to become brave tomorrow —
learn that fear is the first ingredient
in courage — *learn to* be sincere —
learn to love with all your heart —
learn to think with all your head —
learn to hold with all your arms —
learn to walk with all your feet —
learn the hunger — *learn* the
sadness — *learn* the laughter — *learn*
the anger — *learn* to don't mind
people grinnin' in your face —
learn just bear one thing in mind:
a true friend is hard to find —
learn to bind — *learn* the b.l.u.e.s. —
learn to wish that you knew how
it feels to be free — *learn to* know
how it feels to be free — *learn*
that poetry is not a luxury —
learn that no one ever works alone —
learn that sleep is important unless
you are dead — *learn to* give a fuck —
learn to say I don't have time for

your nonsense — *learn to* accept —
learn to refuse — *learn to* say no —
learn to say yes — *learn to* negotiate —
learn to bless — *learn to* curse —
learn to ask — *learn to* repair —
learn to ache — *learn to* make love —
learn to yearn — *learn to* look for
things — *learn to* lose things —
learn to change — *learn to*
deconstruct — *learn to* burn — *learn to*
extinguish — *learn to* dismantle —
learn to dissolve — *learn to* name —
learn to tame — *learn to* walk
through the fire — *learn to* carry
the flame — *learn to* desire — *learn to*
solder — *learn to* doubt — *learn to*
breathe — *learn to* surrender —
learn to cultivate your energy —
learn to take your time, not waste
your time — *learn to* find ways
to love your body — *learn to* touch —
learn to be touched —

*learn to kiss — learn to come —
learn to feel pleasure — learn to
bite — learn to fuck — learn to be
crazy, but in a healthy sort of way —
learn to respect your limitations —
learn to know your needs — learn to
communicate — learn to be kind
to yourself — learn to be a radish
growing in the ground — learn to
be a tiiny little baby mouse —
learn to be a tree — learn to be like
water — learn to deal — learn to
lie — learn to walk — learn to stand
still — learn to move — learn to
jump — learn to leap — learn to be
moved — learn to stand naked —
learn to dress exquisitely —
learn to have a sense of humour —
learn to be deadly serious — learn to
be gentle — learn to be brutal —
learn to be so embarrassingly soft —
learn to be vulnerable —*

*learn to look your friends right
in the eyes and tell them that you
love them — learn to be drunk all
the time — learn to be a collective —
learn to be a solitude — learn to
share — learn to be weak — learn to
be strong — learn to say thanks —
learn to be an ally — learn to be
a friend — learn to stand up —
learn to stand down — learn that
we shall not be moved — learn to
be moved — learn to move —
learn to honour your ancestors —
learn to make new ancestors —
learn to tell the stories that never
get told — learn to be a newborn
child — learn to feel a thousand
years old — learn to do everything —
learn that you probably can't
do everything — learn to make
choices — learn to doubt — learn to
know — learn to make knots —*

learn to loosen — *learn to* get really
really excited — *learn to* have lots
and lots of energy — *learn to* get
so bloody depressed it's just not
true — *learn to* find money — *learn to*
share money — *learn to* steal —
learn to pay — *learn to* shoplift —
learn to take risks — *learn to* toss
a coin — *learn to* gamble — *learn to*
give everything away — *learn to* walk
and cry — *learn to* fly or die —
learn to be a poet, whatever it
is that you do — *learn to* change —
learn to cook food that makes your
friends happy — *learn to* say hello
to your neighbours — *learn to* stop
and help a stranger — *learn to*
return the favour — *learn to* be nice
to people — *learn to* know that you
know nothing — *learn to* know that
you don't always need to know —
learn to stop and smell the flowers —

learn to become from a place
where vulnerability is power —
learn to dance for hours — *learn to*
remember the progress you've
made — *learn* that you are
learning — and so long as you
are learning, you'll be alright my
friend — and no, it isn't always easy,
and sometimes it's just too fucking
hard — but the sky will not always
be dark — the sun will rise —
the birds will sing — and already
that is something which is
something more than nothing.

154

LIZA MAIGNAN

*Je voudrais mourir
sur scène.*

Ce vendredi-là, elle me demande ce que je ressens, lorsque je fais une crise d'angoisse. Je ne suis pas une très bonne interprète de mon propre corps, alors je sèche. Je lui réponds que je ne sais pas lire mon corps et que je ne suis pas en mesure de répondre à cette question.

155

Quelques semaines plus tard, je suis dans le métro un dimanche et je rejoins mon amie Lou. Je suis prise d'une bouffée de chaleur et d'un vertige existentiel, suite à l'invasion de mes pensées. Elles sont de trop, elles vont trop vite, elles bouclent, elles tourbillonnent. Elles sont les assistantes du vide, elles m'entraînent dans leur chute comme les wagons dans les montagnes russes. Elles ont saisi mon corps, je sens des battements de mon cœur dans mes oreilles, qui se cognent dans les loopings. « Et si... et donc... fatalement... c'est évident... ça ne peut pas se passer autrement... ». Le wagon des pensées remonte. Peut-être que ça ira? Putain mais non, on reprend de la vitesse. La chute s'annonce de plus belle. Je ressens le vertige de mon corps qui tombe dans le vide, comme quand on tombe d'un banc dans ses rêves (ce vertige là, est presque agréable). *Et si... et donc... fatalement... c'est évident... ça ne peut pas se passer autrement...* et puis voilà : boum. Je suis tombée. (Inspire 1 2 3 4 5, Bloque 1 2 3 4 5, Expire 1 2 3 4 5).

Une fumée noire pénètre dans mon vide. Je réalise avec enthousiasme que (Inspire 1 2 3 4 5, Bloque 1 2 3 4 5, Expire 1 2 3 4 5) je vais pouvoir expliquer précisément à ma psy ce que je ressens, quand je fais une crise d'angoisse. (Inspire 1 2 3 4 5, Bloque 1 2 3 4 5, Expire 1 2 3 4 5).

Ravie de cette expérience nécessaire à la compréhension de moi-même, je lui raconte à mon rendez-vous suivant mes aventures mentales vertigineuses.

Elle ne dit rien et me demande si je suis en mesure d'identifier les mêmes phénomènes, dans d'autres contextes antérieurs. Je réfléchis et me souviens des années où je faisais de la flûte traversière à l'école de musique.

J'ai 7 ans, je suis droite comme un piquet, mon pupitre et mes partitions déployées sur scène, les lumières chaudes sont braquées sur mon corps tremblant de petite fille, prête à être jugée. Je positionne ma flûte sous mes lèvres, en levant avec timidité mes deux bras sur le côté droit, positionnant les doigts pour boucher les petits trous de chaque clapet. Respiration. Mon souffle se lance. J'évacue la fumée noire en clef de sol. Je ne me rappelle pas de ce qu'il s'est passé ensuite, en sortant de scène. Mais je me souviens de la sensation d'avant, celle d'une bascule entre l'échec et la réussite, entre un désir d'envol et le paradoxe du vertige. J'avais le trac. J'avais juste le trac de la scène, et maintenant le putain de trac de ma propre vie.

Alors j'ai essayé de trouver des solutions pour atténuer le rythme de ces étourdissements soudains. J'ai fait de la respiration en cinq/cinq. J'ai compris que la masturbation me permettait d'oublier mes pensées anxieuses nocturnes. J'ai répété en boucle des phrases que mon énergéticienne avait fait rentrer dans mon corps à base de petit tapotement dans mes genoux : *Je suis en sécurité car je crée ma propre chimie interne* (ça, c'était pour calmer mon hypocondrie latente, celle issue des récits de grand-mère par ma mère, car apparemment elle se plaignait tout le temps d'avoir des maux imaginaires). J'ai aussi compris à plusieurs reprises que le temps du repas, seule face à ma fenêtre le midi, était devenu le refuge de mes angoisses, elles parsemaient mon assiette de leur goût amer. Maintenant je ne mange plus seule. Arpenter la ville en vélo était devenu un remède imbattable pour évincer ces pensées intrusives.

Je me suis souvent demandé si j'étais réellement à la merci de ces intrusions ou si je tirais consciemment les fils de cette autre version de moi-même. Celle remplie de pensées qui tournent comme des nuées d'oiseaux, sans la poésie de ce spectacle, car elles se prennent plutôt les ailes dans les fils de mes contradictions et agonisent sans bruit, comme les hirondelles qui se prennent des fenêtres en plein bec. Aujourd'hui, je pense que des personnes idéalisent ma vie quand je dis *oui, tout va bien*, alors qu'elles ne vont pas bien. En vérité c'est mon sourire social sans faille qui parle, qui raconte mon plus beau mensonge pour ne pas tomber.

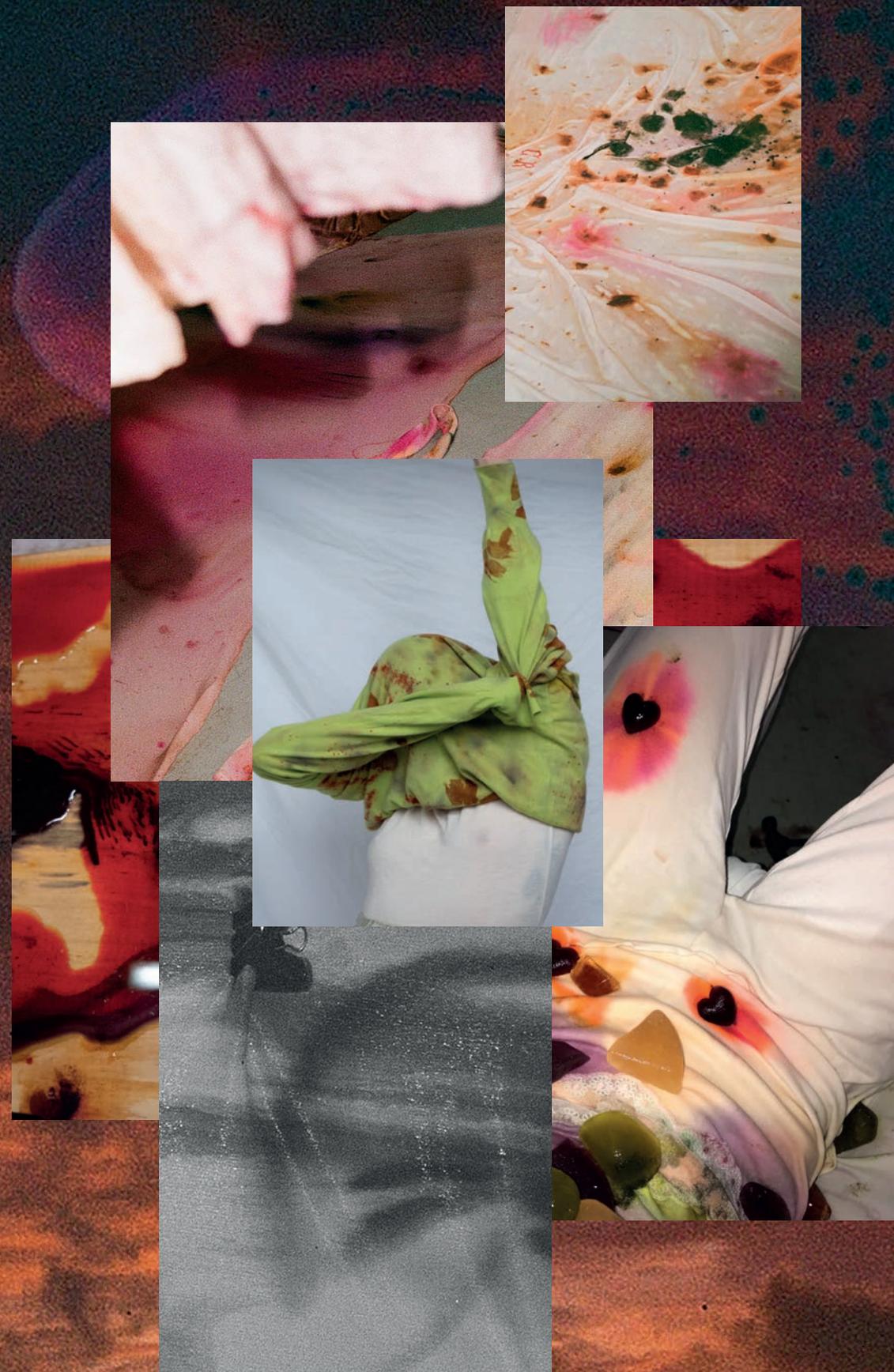
Il est en tension constante, tiré par les fils de cette marionnette interne, qui soliloque que *oui, tout va bien*, mais qui tire, qui tire, qui tire encore plus fort sur le fil du sourire menteur, avant qu'il ne casse. Alors ensemble, on rigole encore plus fort et mes zygomatiques se contractent, comme les muscles de ce corps. À l'intérieur, je suis aussi raide que du bois et pourtant si perméable aux larmes des autres, que je bois cul sec en continuant de nous faire croire que *oui, tout ira bien*. Je ne me souviens plus à quand remonte ma dernière crise.

Sans préméditation, parfois elles tentent de revenir. Elles commencent à m'envahir et à rebondir sur les parois du Palais des Glaces de mes échecs, dans lequel elles se logent et se réfléchissent à l'infini. À l'inverse de la montée inespérée d'un orgasme, cette montée là, je décide de la bloquer. Comme la fois où j'ai bloqué de la drogue sniffée, dans les cavités de mon nez, parce que finalement, *non, je ne voulais pas être défoncée*. Mais ce soir-là, j'ai pleuré et en reniflant ma morve, la drogue est montée avec. Alors je respire et je bloque cette montée de questions irrationnelles : *comment je vais faire quand j'aurai soif et qu'il n'y aura plus d'eau sur terre*? Cette pensée là, j'apprends à la chasser mais je ne comprends toujours pas où est-ce qu'elle repart, où est-ce qu'elle se cache ensuite et où se cachent toutes les autres? Car elles existent encore, non? Maintenant, mon angoisse, c'est qu'elles reviennent, comme des boomerangs. Et d'ailleurs, comment je vais faire quand j'aurai soif et qu'il n'y aura plus d'eau sur terre?

162

LÉA GUILLOUT

Tâcher

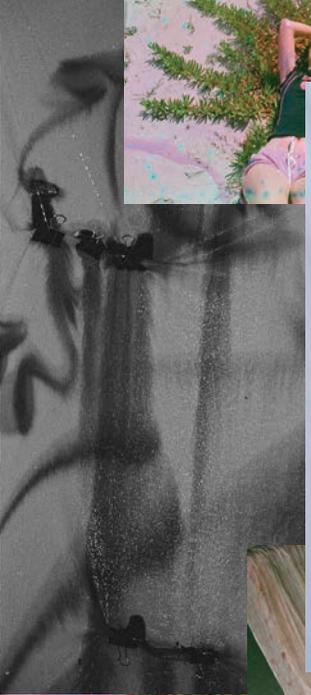


164









CAMILLE ISLERT

*Ce que M a fait
ce jour-là.*

Nul n'aurait pu prévoir ce que M allait faire ce 17 septembre 2023, autour de 14h37, à la terrasse du café Balto du 12^e arrondissement de Paris. C'était M, ç'aurait pu être F ou B ou S.

M, jean noir, racines blanches, rien d'exceptionnel au compteur. Un chapelet de petits échecs tout au plus. Quelques flamboyantes réussites qui n'intéressent pas grand monde – Grand monde s'ennuie vite du tout va bien.

M, née fripée un matin d'automne, parents inquiets de la trogne rougeaude, des poils sur les épaules et du crâne plutôt plat. Bébé laid, ils ne l'ont dit à personne. Ne se le sont pas dit entre eux. Bébé laid, personne ne leur a dit. Personne l'a dit à tout le monde sauf à eux.

M, premiers pas un an et demi, un peu tard dit le médecin, a longtemps hurlé Papa à tout le monde. Loin, Bébé Cadum et sourire poupin, deux sacs d'aspirateur en guise de joues, cheveux surtout sur le devant. Passe son temps à se la tripoter devant les invitéx, c'est mal mal mal répète la mère embarrassée. Comme beaucoup, a connu non bien avant oui. Comme beaucoup, pas servi à grand-chose plus tard.

M a grandi baffe par-ci, Tamagoshi par là. Soir, pyjama carreaux du grand frère, apéricubes limités à trois, odeur de beurre cuit dans la poêle, chewing-gum de viande trop ferme. Matin, hurlements, mal au ventre, thermomètre sous l'eau chaude : école.

M au collège, faux mouvement, paf, plus de sourcil droit, coupé la peau au passage. M est méchante pour détourner l'attention. L'adolescence : histoire de sang versé. La mère dit ragnagna. Des ragnagnas partout, culotte, jean, lit, chaise de classe, fauteuils de TGV, vieux mouchoir usagé, canapé du salon, index, goudron, voitures. L'adolescence : endiguer l'hémorragie.

M piteuse face à C se rêve éclatante. M saute par-dessus les grilles de la piscine municipale fermée. Culotte plantée sur un pic, M suspendue, drôle de spectacle. Les beuveries de vodka chaude, antidote miraculeux, aurores tête dans les chiottes, souvenirs flottants peu importe, il en reste un, le meilleur, le pire ?

M, legs maternel, ne se trouve belle que sur les photos d'avant. Tente d'apprécier les ridicules sur le front, frotte la main dessus comme on efface de la craie. Craie indélébile, lunettes cache-misère. M a tenté de rééduquer son œil droit légèrement sartrien, raté. Tant pis, pense à Patti Smith, les femmes qui divergent vieillissent bien.

Jeunesse selon M : fond du bus, eau froide en crème de jour, cordons-bleus, sommeil intermittent, long terme inexistant. M n'est pas restée jeune plus d'un an. Assez pour emmagasiner une petite collection de honteux exploits à ressasser. Il faut cultiver notre jardin.

M a lutté pour être une bonne personne. Fi des pensées noires. De temps en temps la nuit, petits examens de conscience : si j'avais un cancer et qu'on m'offrait la possibilité de le filer à quelqu'un, je dirais oui ? Elle dirait oui, peut-être. Elle dirait oui si personne ne l'apprenait jamais.

Joie des solutions simples. Pour M, « Baiser » : question à choix multiples. Pour M : le vouloir follement, torsion en bas du ventre, pulpe des doigts moites. Pour M : un Moscow mule gratuit, une moitié de lit, un livre, une tondeuse que sais-je, tuer l'ennui, montrer ses seins fringants entre semaine 1 et 3, conjurer l'humiliation. Pour M : parce que c'est comme ça. L'hygiène.

M a souvent vu le fiasco arriver sans faire marche arrière. Entrez, entrez quand elle voulait qu'on parte. Sortez, sortez quand elle voulait qu'on reste. On est restés quand même. On a fini par partir. Le petit désaccord, gonflé comme un ogre par les discussions sans fin, redevient ce qu'il est quand la porte claque. M ridicule, visage humide. Jamais les fleurs sur le palier. Jamais de tu avais raison. Cet échec-là, gigantesque gâchis des vieux fantômes, elle l'avait vu poindre.

M s'est dit qu'elle ne voudrait jamais d'enfants par peur de les regretter. M a eu peur de regretter de ne pas en avoir eu. M a fait deux enfants. Prunelle de mes yeux, elle disait. C'était vrai. L'ennui des étés pluvieux, l'herbe mouillée sur les bottes, la boue dans le salon, l'infini du bordel et des courses, lève tes pieds que je passe la serpillère, c'était vrai aussi.

Pas comme ses parents, M veut régler ses problèmes avec ses parents. Elle les a regardés tout balancer dans l'imminence de la ligne verte sur le petit écran. Elle refuse de faire la même chose. M fera sans doute la même chose.

M a pourchassé la parfaite imperfection des girl next door, le regard sombre des furies, la douceur innée qu'il paraît, jamais trouvé le moule où se blottir.

M a échoué à rester calme, gerbé des insultes à grands flots, des mots à côté de leurs pompes, mauvais endroit, mauvais moment. On a dit gueularde, toujours sur les nerfs. Elle a échoué à se mettre en colère, avalé les couleuvres, s'en est fait des ténias longs comme des tuyaux d'arrosage. On a dit mollasse, pas faite pour affronter la vie.

M sait bien que ça ne soulagerait rien, pourtant l'idée est venue, rien d'extraordinaire, arracher des yeux à la petite cuillère et s'en faire des breloques, hurler comme une enfant, pisser par terre ou se terrer dans un grand trou.

Ce jour-là, le 17 septembre 2023, autour de 14h37, à la terrasse du café Balto du 12^e arrondissement de Paris, le petit chapelet d'échecs est venu tout seul se ranger en bilan. Ç'aurait pu être F ou B ou S.

M s'est dit qu'elle était une drôle de ratée, sans vraiment saisir le sens du mot, ainsi posé avec son e en appendice. Le raté a ses sublimes, sans cette béquille bizarre, de clochards célestes en Big Lebowski, d'Hank Chinaski en poètes maudits. La ratée? Drôle d'insecte. De quoi parle-t-on, alors?

M a éprouvé l'échec du langage, cet allié troué et traître. Même ce mot du rien, ratée, lui sera confisqué au moment où elle le prononcera. On dira mauvaise mère, on dira mauvaise femme, on dira moche ou mal baisée, ratée dans cet enclos tout petit des femmes.

Chercher son pain, sa bière, ses clopes, parler, bouger, on fait toujours un peu les choses en tant que femme, quand on est une femme, M le sait. Cette étiquette-là vous suit plus qu'une ombre. Pourtant, les échecs du grand monde sont les siens aussi, même impossibilité du geste, même odeur de brûlé.

Tout est fait pour qu'une vie de femme soit un fiasco. Femme, emblème inatteignable, modelé par les siècles, autoroute vers le casse-pipe. On ne peut rien souhaiter de mieux que d'échouer à devenir cette effigie au sourire figé. M le sait, elle a lu.

Nul n'aurait pu prévoir, après tout cela, ce qu'allait faire M. ce jour-là, le 17 septembre 2023, autour de 14h37, à la terrasse du café Balto du 12^e arrondissement de Paris, alors que l'énorme chapelet d'échecs était venu tout seul se ranger en bilan. Ç'aurait pu être F ou B ou S.

M n'a rien fait du tout.

M, mais ç'aurait pu être F ou B ou S, s'est souvenue des milles métamorphoses de ses ratés en bonnes blagues. Joie arrachée à grands frais, injectée dans l'échec à coups de détails, de mimiques. Des trous lumineux que les rires des autres creusent dans vos ratés. Cette digue fragile n'allait pas tenir toujours, qu'importe.

M. n'a pas évolué. Elle n'a pas fleuri dans le sein de ses échecs. Elle ne s'est pas relevée plus forte. Nulle foutaise capitalisto-méritocrate. Seule la conviction de tenir là le dernier lieu de l'inspiration.

M. a glissé un poivrier
dans son petit sac moche et elle est partie.

~~ORR~~ ORR A

OON

WY

FE

S